

BREIZ

Poésies Bretonnes

Du même Auteur

Poésies

Annaïk, 1 vol. in-12.
Breiz, 1 vol. in-12.

Nouvelles :

Loin de Bretagne, 1 vol. in-12.
Bretons de Paris, 1 vol. in-12.

Histoire et Ethnographie :

Un Argot de Nomades en Basse-Bretagne, 1 vol. in-8.
Chansons et Danses des Bretons *(ouvrage couronné par l'Académie française),* 1 vol. in-8.
Perrinaïc, 1 broch. in-8.
La Bretagne Armoricaine, 1 vol. in-12.

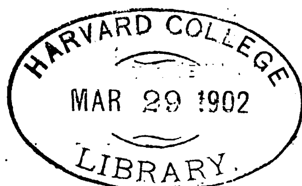
N. QUELLIEN

BREIZ

Poésies Bretonnes



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, Rue de Mézières et Rue Madame, 26.
1898


HARVARD COLLEGE
MAR 29 1902
LIBRARY

A Monsieur Gabriel VICAIRE

CHER AMI,

J'écris ton nom à la première page de ce livre, parce que j'ai relu et traduit devant toi la plupart de ces poésies, suivant que les avait dictées quelqué souvenir de mon pays de Bretagne. C'est un peu notre histoire que je transcris, celle de notre amitié depuis vingt-deux ans que la destinée m'enferma dans cette prison de Paris, si grande, qu'on ne sait plus en sortir. Entre les marges de ces feuillets, il me semble que c'est notre jeunesse qui s'écoule, moins bruyante, mais plus attendrie, à mesure qu'elle s'éloigne, sans nous quitter encore.

Ce recueil te répètera sans doute, mon cher Vicaire, que les mêmes fantômes nous accompagnent longtemps, je veux dire ici le même regret. La nature a doué chacun de nous — ceux qui agissent, dans une autre proportion que ceux qui pensent, — en vue d'une fonction propre. Ceux qu'elle a sacrés poètes ou bardes, n'entonnent bien que leur seule chanson. Je

vivrais cent ans encore, que je n'échapperais plus à ces deux séductions, *Annaïk* et *Breiz;* et je pressens que mon dernier *gwerz* sera l'adieu à mon pays natal et à la jeune fille dont j'ai vu le beau printemps fleurir là-bas.

J'ai souvent éprouvé que les hommes de bonne race celtique, à cause de leurs lointaines traditions d'idéalisme, sont possédés d'une âme d'enfant. Ils gardent sans une flétrissure les premières empreintes de la vie. La femme qu'ils ont aimée, ne s'en va plus de leur esprit; les outrages du temps n'offenseront jamais les grâces dont le souvenir l'a revêtue; un charme l'entoure d'éternelle jeunesse, comme une *Belle au bois dormant*. Même si elle a oublié, le douloureux amant lui reste fidèle. Tel est sur nous le prestige de ce grand mystère de tendresse et de douceur !

Lorsqu'on a devant les femmes cette tenue de respect, on observe dans les choses de l'amour une pudeur extrême. Les « mots du cœur », qu'un banal usage a profanés, sont devenus moins dignes d'exprimer une pareille adoration. Est-ce décence, est-ce pauvreté, qu'on ne retrouve pas dans la langue bretonne les métaphores conventionnelles et les brûlants aveux ? Les fiancés de Bretagne reviennent du *pardon*, en se donnant la main ; les yeux baissés,

la *dousik-koant* murmure quelquefois : « O ma iné ! — O mon âme ! » Et le timide amoureux répond par un sourire silencieux. Ils s'aiment tout bas, comme les oiseaux sous le hallier.

C'est à la mère que nous avons réservé les paroles caressantes. Que de berceuses bretonnes sont entrecoupées de ce refrain :

« Ma c'halonik ! — Mon cher cœur ! »

Les enfants ont tous l'habitude de ce puéril baiser, qui les apaise :

« Tammik kalon he vamm ! — Petit bout de cœur de sa mère ! »

Les Bretons grandis se souviennent du sortilège maternel. Gardant aux lèvres leurs premiers vœux d'innocents, mais éperdus sous la caresse ou la flamme d'un regard, ils ont une captivante superstition de la Femme...

Et c'est là le secret de leur mélancolie. Atteints sans merci, ils tiennent leur blessure discrète : car ils redoutent le dédain, qui tue l'amour. Et ils transportent leur détresse dans les solitudes. Ecoutant les voix aériennes, ils reconnaissent leur propre peine dans la plainte des vents par les bruyères et les landes, dans les chemins creux ou sur les vastes grèves. Ceux qui ont obtenu ces confidences de la nature, ont goûté en des joies amères une telle

volupté sans nom, qu'ils ne veulent plus être consolés.

Notre nostalgie est incurable, parce que le remède est au-dessus de nos forces. Nous en prenons le germe, en naissant ; la fée qui nous adoptera en ce monde, nous touche d'abord au cœur : et l'on ne se soustrait pas au *sort*. Mais le *mal-du-pays* n'est mortel vraiment, qu'à ceux qui ont souffert là-bas, et que ne quittera plus le regret de la *payse*.

Que de fois le pauvre chanteur de cour, malgré son ingrate voix de plein-air, avec le joli *Biniou* d'Emile Durand, m'a-t-il rappelé Brizeux en Italie et cette évocation d'un spleen si délicieux !

> Ami, prends cet argent et sonne encore un air.
> Vous, mes yeux, fermez-vous à ce ciel pur et clair !
> Ah ! le *corn-bout* résonne au loin, l'océan fume,
> Et la fille d'Arvor a passé dans la brume !...

On nous considère comme une race asservie à des fatalités. Non ; c'est qu'elle se résigne sous les brutalités d'un hasard aveugle ou inconscient, reste inquiète devant les obscurités de l'univers, et se raffermit dans l'espoir d'un au-delà. Mais que surgissent les arrogances de l'homme ! Le peuple entier se lèvera soudain, comme une impénétrable forêt de chênes.

J'ai vu, en 1870, partir ces nostalgiques

paysans, chacun suivi de sa mère, de sa femme ou de sa fiancée. Arrivé à la croix de calvaire qui borne la paroisse, le conscrit remettait, dans une étreinte, un gage à celle qui restait, sa ceinture, une bourse, un livre d'heures. L'adieu était touchant jusqu'aux larmes. Et puis, au roulement des tambours, éclata un *War-sav, Breiziz! — Debout, Bretons!* unanime, formidable, montant au ciel dans une fière explosion... Mais « le Dieu des Armées » s'était détourné de nous.

Une tradition celtique a répandu cette idée, que le patriotisme sort des mêmes hauteurs que le culte de la femme. Notre tendresse et notre courage sont comme deux ruisseaux issus d'une source commune, puis épanchés sur des versants divers, une pente fleurie ou une descente escarpée. Dans nos luttes séculaires contre les Anglo-Saxons, il est remarquable du moins qu'une héroïne, historique ou légendaire, se manifeste toujours au-dessus de ces horreurs, ainsi que cette *Notre-Dame-de-Pitié* dont les oratoires s'élevèrent tout à coup au moyen-âge.

Pendant une excursion au pays trécorrois, mon cher Vicaire, questionne quelque vieillotte au rouet — elles savent tout de la *contrée*, ces vieilles fileuses sédentaires, — et demande

qu'elle te conte le dévouement des *Cent Vierges de Kernhuel.*

C'était à une époque maudite. Un souffle de haine agitait la terre. La conscience humaine flottait éperdue. On croyait à la fin des choses. Les nations étaient lasses de chasser sur les mêmes ancres. L'ancien monde avait glissé sur ses assises.

Cependant se lève le jour des expiations. Mais le Justicier n'accepte que des cœurs sans tache. Le mystérieux appel de la destinée sonne vers les hauts lieux. Et la fille de Jephté fait signe à ses compagnes ; elle chante l'adieu et monte au sacrifice, cueillant au long des collines les âpres fleurs de stérilité.

La désolation était suprême. Le duc de Bretagne voulant, après une victoire, « dire les grâces » dans l'église de Nantes, dut se frayer un chemin à travers les ronces qui avaient envahi la ville jusqu'à la cathédrale. Les Anglais avaient tout ravagé ; il ne restait par les champs ni chanvre ni lin ; plus une corde dans les forteresses, pour monter les balistes et les catapultes.

Dans la presqu'île de Tréguier, le château de Kernhuel ne s'était jamais rendu. Mais la ruine approchait irrévocable. Alors cent jeunes filles

se réunirent à Notre-Dame-du-Trépas, où les gens de la côte vouaient les navigateurs au péril de la mer et les malades au passage de la mort. Leur vœu prononcé, elles se rendirent ensemble à Kernhuel et elles offrirent au châtelain leurs superbes chevelures, dont il tressa des cordages et même orna des armures invincibles : car des cheveux de femme sur un cimier avaient la vertu d'un talisman et ils conjuraient le destin. Et puis, les vaillantes fiancées, vêtues de blanc, voilant leurs têtes découronnées, se réfugièrent à Notre-Dame-du-Trépas. Le soir même, les Anglo-Saxons mirent le feu à la chapelle. Mais on dit que les restes des cent vierges se recueillirent spontanément ; et elles allèrent d'elles-mêmes se coucher en terre sainte. — Et l'on raconte aussi que la lune, dans les nuits claires, illumine étrangement le morne cimetière du Trépas ; et des tombes dispersées apparaissent, entr'ouvertes, où reposent cent jeunes filles, voilées, vêtues de blanc, à peine ensommeillées.

Le patriotisme populaire se nourrit de ces légendes. Ce sont des vérités générales, plus vraies parfois que l'histoire documentée.

Je ne sais plus où j'ai écrit que ma petite patrie bretonne se dresse au bout de mon horizon

comme « une tombe qui arrête ». Dans cette couronne de *bardits* que je destine à mon cénotaphe, là-bas, j'ai inséré un nom naguère tiré de l'ombre, un humble nom de Bretonne, parce qu'il symbolise notre dévouement à la France, même avant *le pacte d'union.* « Pierronne estoit de Bretaigne bretonnant. » Le *Bourgeois de Paris*, un contemporain, atteste sa présence auprès de Jeanne d'Arc, sa prison et son procès, son supplice sur le parvis Notre-Dame le dimanche 3 septembre 1430. Quel qu'ait été son rôle autour de la Libératrice, d'ailleurs, elle fut « brûlée » par les Anglais. Il suffit, pour que le patriotisme commande d'honorer de telles cendres.

Un *mystère* en trois actes, *Perrinaïc*, sera bientôt représenté dans nos quatre diocèses bretonnants. Nous élèverons ensuite la « pierre de souvenir » sur le Ménez-Bré. Trécorrois et Léonards, Cornouaillais et Vannetais, iront au nouveau *pardon*. Quiconque sera Breton de cœur, aura entendu ces cloches d'appel au loin carillonner toutes seules obstinément, comme les *kloc'h-gelv* qui tintent longuement les offices pour les pèlerins attardés.

Il y a deux sortes de canonisations : celles de l'Eglise et celles de l'Humanité. Il advient qu'elles se confondent, avec le temps. Saint

Hervé, qui habite Bré depuis des siècles, finira par être en bon voisinage avec Perrinaïc ; et les dévotions seront plus tard partagées entre le vieux *barde-aveugle* et la *brûlée* du parvis Notre-Dame... Ne sera-t-il pas assez piquant de découvrir, un jour, que j'aurai contribué peut-être à cette béatification ?

Les soirs d'été, aux heures où le long crépuscule entretient par les grèves une lumière incertaine, il est un moment inoubliable. Les rumeurs qui montaient de la terre, pendant le jour, viennent de tomber une à une. Les seuls oiseaux, à qui nos légendes attribuent le rôle de messagers ou d'interprètes entre le monde surnaturel et notre humanité, de rares oiseaux tiennent encore leur idéale mission. Tout le long de la plage, de Perros à Ploumanac'h, de lents appels alors se répondent : cris de détresse, ou rendez-vous heureux ? Dieu qui entend ces pauvres courlis, le sait. Nous comprenons que c'est comme un suprême écho de la journée, une plainte des faibles qui ont l'appréhension de la nuit prochaine. Et à ce signal se relèvent de leurs écueils les cormorans et les mouettes, dans une sauvage mêlée de ralliement, avant de prendre leur poste au grand large. Jamais

ne s'endort cette garde nocturne, ces braves veilleurs de la côte, les chers oiseaux de Bretagne !

Hélas ! j'ai déserté les parages des mouettes et des cormorans, et je ne suis plus en leur sauvegarde. Mais j'ai retenu cette plainte des courlis. Les voix les plus douces s'éteignent les dernières. On dirait qu'elles vont et viennent à jamais, ainsi que les nuées, dans l'espace. Les tendres courlis, je les ai surtout écoutés, l'autre soir, lorsque tu me relisais ton merveilleux poème d'*Ahès*, de la Sirène que tu as victorieusement évoquée autour de nos Sept-Iles. Reçois, bon et cher ami, le remerciement de

ton fidèle

N. QUELLIEN.

Paris, le 25 décembre 1897.

Un mot de poétique

En France nous sommes un million de Celtisants. Les Gallois sont à peine cinq cent mille ; mais leur génie littéraire se tient éveillé depuis neuf à dix siècles. La littérature des Bretons jusqu'ici ne s'est guère élevée au-dessus des genres semi-populaires. Ce sont les grandes œuvres qui fixent une langue. De notre temps, Luzel, qui connaissait bien la prose bretonne, s'est contenté de traduire ; La Villemarqué, qui était un haut poète, n'a pas laissé un recueil personnel. Et Brizeux, après *Telen Arvor*, s'est arrêté... Les autres bretonnants ne sont pas encore parvenus au grand public.

Et l'on juge ainsi la poésie des Bretons, vulgairement, d'après leurs chansons populaires. C'est tomber dans une double erreur. La chan-

son du peuple est nécessairement autre chose qu'une poésie personnelle. D'autre part, nos traditionnistes — ceux qui ne savaient pas la musique — ont souvent négligé les mélodies; leurs collections par là sont insuffisantes; nos chanteurs disent bien, en haussant les épaules: « Une chanson qui n'est pas sur un air, c'est un corps sans âme. »

Toutefois, les genres mis en pratique par ces illettrés que l'usage surnomme encore des *bardes*, ont été généralement adoptés par les *poètes*. Cela se réduit à deux formes essentielles: le *gwerz* et le *sonn*. Les *gwerz* sont des poèmes historiques ou des récits d'aventures, des complaintes ou des cantilènes: dans ce livre, *la Messe Blanche*, qu'on peut, en assemblant les vers par quatre, chanter sur l'air fameux de *Ker-Is* ou *le roi Gradlon*. Les *sonn*, ce sont proprement des chansons, avec un refrain: par exemple, *la Chanson du Meunier*. — (V. *Chansons et Danses des Bretons*, passim.)

Le vers breton est syllabique, de même que le vers français. Un temps fut où il aimait, jusqu'à la recherche, les nombres impairs. Aujourd'hui, les vers de sept et de treize pieds

sont toujours en honneur. Dans le vers de treize, l'hémistiche porte sur le sixième ou sur le septième pied; la mesure établie dès le premier vers est observée dans les suivants, sans exception.

Le vers de huit pieds se coupait jadis, de même que celui de douze, juste au milieu; et même, une rime aux deux hémistiches passait pour un grand artifice. J'ai conservé cette rime intérieure dans le refrain de l'*Hydromel* :

Skuill ha skuill, — ev da ruill.
Chupere, — n'eved re.

La rime riche n'est pas exigée; certes, la consonne d'appui n'est pas méprisable; mais l'homoconsonnance passe, la simple assonance. Si l'hiatus est permis, tout enjambement est interdit; l'allitération est du meilleur goût. Les rimes croisées sont de couvention tout à fait moderne.

Il se rencontre des bretonnants qui lisent mal le breton. En effet, on ne leur a pas enseigné la langue maternelle; ils l'ont apprise d'instinct. Quelques notions alphabétiques auraient suffi. Ainsi : *C'h* se prononce comme *h*

avec l'aspiration ; *e* n'est jamais muet ; *g* = *gu*, et *Treguer* s'écrit *Treger ; s* sonne double ; de même, les consonnes finales, excepté *n* parfois, qui est nasal dans certains temps du verbe... Mais assez de phonétique sans doute.

A la suite de *Marie,* Brizeux se plaint qu'on l'accuse d'avoir montré le chemin de nos bruyères et d'avoir trahi la Bretagne. Il est pardonné. Que j'obtienne le même pardon, si l'on m'accorde que ma faute aura été la même !

Il chantait son pays et le faisait aimer.

Breiz - Bretagne

SON AR CHUPERE

Ouz tol oa c'hoaz tud ann eured,
Broudig ann dall p'az eo klevet,

Gand he gi ar baleer-bro
O *pateri* ouz ann treuzo :

— Dall ha daonet ! ann aluzon
Az po, m'ar kanez d'imp eur son. —

He skul 'n he zorn gant peb-hini,
Krog ann diskan war leur ann ti.

*
* *

Skuill ha skuill, ev da ruill ;
Chupere, n'eved re.

Mad e gwin ru d'ar Galloed,
Evel dour red d'al lapoused ;
Chupere 'n euz ar Vretoned.

LA CHANSON DE L'HYDROMEL

Les gens de la noce étaient encore à table, — lorsqu'on entendit Broudic l'aveugle,

Avec son chien, le coureur-de-pays — disant des *pater* sur le seuil :

« Aveugle et damné ! l'aumône, — tu l'auras, si tu nous chantes un *sonn.* »

Et chacun avec son écuelle à la main, — on entonna le refrain, debout au plein milieu (sur l'aire) de la maison.

*
* *

Verse et verse toujours ; bois jusqu'à rouler par terre. — Mais c'est de l'hydromel : n'en buvez pas trop.

C'est bon, le vin rouge, pour les Gallos, — comme l'eau courante pour les oiseaux ; — les Bretons ont l'hydromel.

Breizad a danva chupere
N'ansav da vestr nemet Doue;
Ha kalz n'e ket Doue 'vit-he.

Ken dous eva chupere mel
Ha kemer pokik dimezel:
Diwall a gement-ze zo well.

Biskoaz roue ar Vretoned
Gand ar Saozon n'oa bet trec'het,
Gand ar sec'hed na laran ket.

Eur rum daouzek a varc'heien,
'N ho zouez eur brinsez bleo-melen,
Oant o koania 'n eunn enezen.

Blondinen skuille da eva.
Gwad paün fotaz da genta
Er chupere, 'vid ho skanva.

En eil skullad gwad er-wiber:
Hag int a-greiz ebato ker
D'en em daga 'vel loened ter.

Gwad eur porc'hel er skullad all:
Ha kerkent int kouet mezo-dall,
Hi o c'hoarzin gant sello fall.

Le Breton qui goûte à l'hydromel, — ne reconnaît plus pour maître que Dieu ; — et encore pour beaucoup Dieu même n'est plus de leur taille.

Aussi doux est boire l'hydromel fait de miel — que prendre un petit baiser à une demoiselle : — mais s'éloigner des deux est plus prudent.

Jamais le roi des Bretons — par les Anglais (Saxons) n'avait été vaincu ; — par la soif, je ne dis pas non.

Ils étaient une troupe de douze chevaliers, — accompagnant une princesse aux cheveux blonds ; — et ils étaient à festoyer dans une île.

Princesse Blondine versait à boire. — Elle mêla du sang de paon d'abord — à leur hydromel, pour les rendre plus légers.

Dans la deuxième écuellée (elle versa) du sang de vipère : — et les voilà, au milieu de leurs beaux ébats, — de s'étrangler soudain comme des bêtes farouches.

Du sang de pourceau, dans l'autre écuellée : — et aussitôt ils tombèrent ivres-morts, — elle riant avec des regards mauvais.

Ha krog en korn-bout ar roue
Sonaz d'ar Saozon... — Hag aboe
Eman Breiz dindan gazel-ge.

Skuill ha skuill, ev da ruill;
Chupere, n'eved re.

*
* *

N'oa ket ar ganoen paket,
'Vel sonerien m'oant sklabeet,

Oant sklabeet dindan ann dol
Gant nao skullad, unan peb tol.

— *Requiescant!* — eme Broudik,
'N eur vond en hent, leun he zac'hik.

Et saisissant le *korn-bout* du roi, — elle sonna les Anglais... Et depuis, — la Bretagne est asservie sous un charme.

Verse et verse toujours; bois jusqu'à rouler par terre. — Mais c'est de l'hydromel : n'en buvez pas trop.

*
* *

La chanson n'était pas achevée, — que les gens de la noce étaient déjà couchés comme des sonneurs,

Qu'ils étaient couchés sous la table, — après neuf écuellées, une à chaque couplet.

« *Requiescant!* » murmura Broudic — en reprenant le grand chemin, sa besace pleine.

BALE AHEZ

War Mene-Hom pa bar al loar,
Pleg Douarnenez zo dispar.

'Vel ma dosta d'ann abarde,
Ar pesketer 'traou d'ar mene

Ar pesketer tro ha distro,
A dro da sec'ha he roejo;

Azeet goude da c'hortoz
Bete ma vo kouet ar serr-noz,

'Man o chilaou mouez ann awel
Eur vouezik-noz a sav a-bell.

*
* *

— N'e ket ar goabr 'tu all d'ar mor
A weler bemnoz o tigor?

LA PROMENADE D'AHÈS

Quand la lune est levée sur le Ménéhom, — la baie de Douarnenez est incomparable.

Dès qu'approche le soir, — le pêcheur, en bas de la montagne,

Le pêcheur tourne et retourne, — il tourne à sécher ses filets;

Ensuite, assis en attendant — que soit venue la tombée de nuit,

Il reste à écouter la voix du vent, — une petite voix de la nuit qui s'elève dans le lointain.

***

« N'est-ce pas la nuée, par-delà la mer, — qu'on voit s'ouvrir, chaque soir?

Kuzet ann heol, n'e ket bemnoz
Digor du-hont ar baradoz?

Ha hed ann trez piou 'ta klever,
O kana, lar d'in, pesketer? —

Ann den-a-vor an euz laret :
— Dor vraz ar baradoz n'e ket,

Nemed eur ger sav d'ann oabl splann,
Eur ger veur euz ar poull ledan.

Sell ann ti-ker e traou ann dour,
Eunn iliz gand he geridour.

Ha sell o vond d'ann abaden
Gand hi marc'hek ar Vlondinen.

Breman chilaou ken kun a gan
War ann trez ann awelik-han,

D'ar gerek 'vel stok al lano,
'Velse se sei en ebato.

— Lavar ri d'in-me, pesketer,
Pa sked ar stered en oabl skler,

Perag, stered krog da lugern,
Ann ebato 'koue d'ann ifern?

Le soleil couché, n'est-ce pas, chaque soir, — le paradis qui s'ouvre là-bas?

Et le long de la grève qui donc entend-on — chanter, dis-le-moi, pêcheur? »

L'homme de mer a répondu : — « Ce n'est pas la grande porte du paradis (qui s'ouvre);

Mais c'est une ville qui s'élève vers le firmament pur, — une superbe ville (qui se lève) de l'abîme profond.

Regarde ce palais (qui apparaît) en bas du golfe, — et une église avec son clocher à plate-forme.

Et puis, regarde s'en allant aux danses, — avec son chevalier, la Princesse aux cheveux blonds.

A présent écoute comme chante doucement — sur la grève le tiède vent d'été,

Et comme le flot touche aux rochers, — ainsi que glisse une robe de soie dans un bal.

— Me diras-tu, pêcheur, — quand les étoiles se mettent à briller dans le ciel clair,

Pourquoi, les étoiles commençant à briller, — le bal alors tombe dans les abîmes d'enfer?

— Ar ger Is zo kousket du-ze
Gand Ahez dindan kazel ge.

Ar verc'h diroll ann abaden
Bemnoz evid hi finijen;

Ha tro pleg-ar-mor gret gant-hi,
Diskenno c'hoaz d'hi finiti :

Tec'hed epad a dremeno,
Rak diou glaouen tan hi sello.

Ma na ve Doue d'am sikour,
War-hi-lerc'h afenn traou ann dour. —

Med ra sin ar-groaz ar potr kez
Pa glev o ruza broz Ahez.

— C'est la ville d'Is qui est ensommeillée là-bas, — avec Ahès, sous un enchantement.

C'est cette fille qui mène les danses, — chaque soir, pour sa pénitence;

Et quand elle aura fait le tour de la baie, — elle descendra encore en son *piniti* :

Reculez, au moment où elle passera, — car ses regards sont deux tisons de feu.

Et si Dieu ne venait à mon secours, — je la suivrais bien au bas de la mer. »

Mais il fait un signe de croix, le pauvre garçon, — dès qu'il entend frôler la robe d'Ahès.

PERINAÏK

I

De-mad hirie d'ac'h er ger-man.
Diou blac'hig iaouank a glaskan,

Diou vinorez et 'mez ar vro
Breman eur bla bennag a zo,

Unan hanvet Perinaïk...
— Baleer-bro, 'vit bremaïk

Az po kelo gand ar Saozon,
Kelo da vantra da galon.

— Lared d'in perag ar c'hleier,
'Vid d'ar sul, tins ar c'hlaz e ker.

PERRINAÏC

I

« Bonjour à vous aujourd'hui dans cette ville. -- Je cherche deux filles toutes jeunes,

Deux orphelines qui ont quitté leur pays, -- il y a maintenant une année environ ;

L'une appelée Perrinaïc... — Coureur-de-pays, dans un instant

Tu en auras des nouvelles par les Anglais (Saxons), — des nouvelles à désoler ton cœur.

— Dites-moi pourquoi les cloches, — bien que ce soit le dimanche, tintent le glas dans la ville.

— Kloc'h ar basion zo tinset
D'eur plac'hik d'ar maro barnet;

Ke war dachen ann iliz vraz,
M'eo d'id da welet kaon, siouaz! —

II

Daou chafot zo gwintet aze,
Keuneud a zo berniet etre;

War eur chafot 'man ar barner,
Egile 'vid ar prezeger.

Ha tro-a-zro dre ann dachen
Nemet zoudarded a vanden;

Hag eur groz vraz gand ar Saozon
O doc'hal : — Pegoulz ar pardon? —

Digaset 'traou d'ar bern keuneud
Diou verc'h a zo ken mistr ha treut,

Mistr 'vel ann heiez er c'hoajo
Ha treut treuttoc'h 'vid eunn anko,

Aboe c'houec'h miz krenn kastiet,
Ken oa truez ouz ho sellet:

— C'est la cloche de l'agonie que l'on sonne — pour une jeune fille condamnée à mort;

Va sur la place de la grande église (*le parvis de Notre-Dame)*, — si tu tiens à voir un deuil, hélas! »

II

Deux estrades sont élevées là, — un bûcher est dressé au milieu;

Sur une des estrades se trouve le juge, — l'autre est pour le prédicateur.

Et tout à l'entour, par la place, — il n'y a que des soldats par bandes;

Et un grand tumulte règne parmi les Anglais, — qui grognent : « A quand donc la fête? »

On amène au bas du bûcher — deux filles, qui sont si charmantes mais si amaigries,

Charmantes comme la biche dans les bois, — et amaigries, aussi maigres qu'un spectre,

Si maltraitées, depuis six mois révolus, — que c'est pitié de les regarder;

Unan en du, da vervel rez;
Heben en gwenn, kaon ar werc'hez.

Pa stokaz ouz ar bern huel,
Faziaz evel eur bugel.

Ar Saozon 'lare d'ar belek :
— Prezeg an 'ez-hi, c'hast prezeg. —

— Abalamour d'ho pec'hejo,
Perinaïg, ed d'ar maro;

Heuliet gan-ac'h eur zorserez...
— Me gav Janedig eur santez. —

Ar Saozon 'iouc'he 'vel bleizi.
— Gwenn ann erminik, em'ez-hi;

Dinam 'vel se ann erminik
On da Doue chomet koantik. —

Ker ho deuz trubuill da nec'hi,
Perinaïk na lavar mui;

Na mui n'chilaou, pleget he fenn,
'Vel ma vije 'n eur sonjaden;

L'une est vêtue de noir, étant à l'heure de mourir; — l'autre vêtue de blanc, deuil de jeune fille.

Lorsqu'elle fut au pied du haut bûcher, — elle défaillit comme une enfant.

Les Anglais criaient au prêtre : — « Prêche-la, dépêche-toi de la prêcher.

— A cause de vos péchés, — Perrinaïc, vous allez à la mort;

Pour avoir suivi une sorcière... — Moi, je crois que la petite Jeanne est une sainte. »

Les Anglais alors hurlèrent comme des loups. — « Blanche est l'hermine, reprit-elle ;

Sans souillure comme la robe de l'hermine — je suis restée la fiancée de Dieu seul. »

On a beau la tourmenter pour qu'elle se rétracte, — Perrinaïc n'en dit pas davantage;

Ni elle n'écoute pas non plus; la tête inclinée, — comme si elle suivait une rêverie,

'N hi lagadig glaz ann daero,
Awalc'h he c'halon keun d'he bro.

Eur berr hunvre, berr huanad.
— Zammed, em'he, war ar bern koat. —

Hag o tistrei d'he mignonez :
— Lar evid-on eur ganen kez.

'Nn hini peb abarde kanenn,
Evit ma sikour da dremen. —

Ha diou mouezig a zo savet ;
Ha Perinaïk zo klevet,

En eur bignal gand he c'halvar,
Kana dous klemgan a c'hlac'hlar.

III

Pell ouz ar vro a garer eo garo da verwel !
Allaz ! ken pell da guz-heol ha du-hont Breiz-Izel
Ma bro kez Breiz-Izel.

Ar valanek zo ledan 'vel ann oabl da greiz-de,
Lec'h a glemm 'vel anaon ann awel d'abarde
Ann awel abarde.

Elle a des larmes dans ses jolis yeux bleus, — et son cœur est plein du regret de son pays :

Un rêve bien court, un court soupir. — « Emportez-la, criait-on, au bûcher. »

Et elle se retourna vers sa compagne : « Entonne pour moi une chanson aimée,

Celle que je chantais (dans notre prison), chaque soir, — pour m'aider à mourir. »

Leurs deux pauvres voix s'élevèrent alors, — et l'on entendit Perrinaïc,

Gravissant son calvaire, — murmurer ce chant d'affliction.

III

Loin du pays qu'on aime il est cruel de mourir ! — Hélas ! aussi loin que le couchant est la Basse-Bretagne, là-bas, — mon pauvre pays de Basse-Bretagne.

Notre lande est aussi vaste que le firmament à midi ; — là pleure comme les trépassés le vent, sur le soir, — le vent du soir.

Dindan eunn troad radenen eur gudon oa neiziet,
Kouldri steuet gant kevnid mesk ar gliz alaouret
Ar glizenn alaouret.

Er c'hoajo dôn 'zo pelloc'h ann noz a zo du-dall;
Eno 'maint 'al loened gwe hed ann noz o vlejal,
Hed ann noz o vlejal.

Hag ive tro-pad ann de deuz al liorz d'ar c'hoat
Eman kludet en deillo 'nn evned o vegelat,
Evned o vegelat ;

Evuruz 'vel ann ele diskanont 'peb amzer,
Stravillet ann env gant-he 'vel ra bili 'n dour skler,
Bili kouet en dour skler.

Pa save banac'h awel, bemnoz diwar ma dor,
Sellenn ar goabr o ruza 'vel listri war ar mor
Al listri war ar mor.

Ebarz iliz ma farouz eo ker ann oviso,
Hag ar c'hleier 'zo skiltruz... Kleier kez, kenavo !
Kleier santel ma bro!

E pevar gorn ar vered a zo savet elen,
Ar groaz zo kuzet e-kreiz ouz skouro 'nn ivinen
Skour glaz ann ivinen.

Sous un pied de fougère un ramier avait fait son nid, — pigeonnier où les araignées tressaient leurs toiles au milieu de la rosée brillante comme l'or — la rosée brillante comme l'or.

Dans les bois, qui sont plus loin, la nuit est toute noire; — les bêtes sauvages ne cessent jamais durant la nuit de crier — durant la nuit de crier.

Et de même, tout le tournant du jour, depuis notre enclos jusqu'à la forêt, — sont perchés entre les feuilles des oiseaux qui gazouillent — des oiseaux qui gazouillent;

Heureux comme les anges ils répètent leurs chants, en toute saison, — troublant le calme du ciel, comme fait le caillou dans l'eau claire, — un caillou tombé dans l'eau claire.

Quand se levait la brise de chaque soir, sur ma porte, — je regardais les nuages glisser dans le ciel comme des vaisseaux sur la mer — les vaisseaux sur la mer.

Dans l'église de ma paroisse sont beaux les offices, — et les cloches sont éclatantes... Chères cloches, adieu! — cloches saintes de mon pays!

Aux quatre coins du cimetière a poussé un tremble; — au milieu, la croix se cache sous les branches d'un if — les branches vertes de l'if.

Diwar tachen ar vered gred sklentin ho c'hoari
Hep aoun ebed, bugale, ma hunik da deri,
Gred sklentin ho c'hoari;

Ha baniel ker ar pardon pa rai ann dro peb be,
Merc'hed kez, na gavfed ket en ho zouez ma be-me,
Na gavfed ket ma be.

Hag eo gwir zo red d'in-me leuskel ma iaouankiz,
Hep den da oela gan-in, na m' dougen d'ann iliz?
Siouaz d'am iaouankiz!

Me 'garfe c'hoaz eur wechik gwelet ouz kleut ar porz
Ti ma mamm o vogedi hag azei 'n he liorz,
Ti ma mamm! al liorz!

Otro Doue, gwall garo, re garo da verwel
Pell ouz ar vro zo karet, kenn pell a Vreiz Izel,
Ma bro kez Breiz-Izel!...

IV

Ar gourgammo-tan a strinke,
Eur vouez en nec'h c'hoaz p'a gane,

Kreiz ar bern-suill stignet huel
A gane gwerzik Breiz-Izel.

Sur la place du cimetière continuez vos jeux bruyants, — sans craindre, enfants, d'interrompre mon dernier sommeil, — continuez vos jeux bruyants!

Quand la belle bannière, au *pardon*, fera le tour de chaque tombe, — chères jeunes filles, vous ne trouverez pas au milieu des autres ma tombe à moi, — vous ne trouverez pas ma tombe.

Il est donc vrai qu'il me faut renoncer à ma jeunesse — sans que personne pleure sur moi, sans qu'on porte mon corps à l'église, — hélas! ô ma jeunesse!

Je voudrais encore une fois, à l'échalier de la cour, regarder — le toit de ma mère fumer, et m'asseoir en son enclos... — Maison de ma mère et l'enclos!

Seigneur Dieu, c'est bien cruel, c'est trop cruel de mourir — loin du pays qu'on a aimé, si loin de la Basse-Bretagne, — mon pauvre pays de Basse-Bretagne!...

IV

Les flammes déjà pétillaient, — et une voix là-haut chantait encore,

Au milieu du bûcher dressé si haut — elle chantait la cantilène de Basse-Bretagne.

Ebert Perinik pa vougaz,
He mignonez a daoulinaz,

Ha paouezet mik da gana
A stagaz a-grenn da oela.

Kerkent eur burzud zo gwelet,
Ken ar Saozon oe souezet :

Rak zo staget eunn awel tom
Da c'houeza war ho fenno plom.

Ha savet ann oll gant spouron
O welet ru-tan ar Saozon,

Ru ho zremmo hag ho zillad,
Hag ar barnerien ru 'vel gwad,]

Ru prezeger hag arserien,
Ha ru tro-war-dro ann dachen,

Hag ann iliz gand ar c'hleier :
— Ann tan, em'he, zo war ar ger! —

Ha gand eur c'hef ann diaoulo
'Lake tan e bolz ann envo.

Ha peb-hini krede zoken
A dewe beteg he voelen;

Bientôt, quand la petite Perrine fut étouffée, — sa compagne tomba à deux genoux,

Et cessant elle-même de chanter, — elle se prit à pleurer soudain.

Aussitôt on assista à un prodige tel, — que les Anglais en furent surpris :

Car un vent brûlant se mit — à souffler au-dessus de leurs têtes;

Et tout le monde de se lever avec épouvante — en voyant les Anglais rouges-de-feu,

Rouges leurs visages et leurs vêtements, — et les juges rouges aussi comme du sang;

Rouge le prédicateur, et les soldats, — et le parvis rouge tout autour;

Et l'église aussi, avec ses cloches : — « L'incendie, s'écria-t-on, est sur la ville! »

Et avec des tisons on vit les démons — qui mettaient le feu dans la voûte du ciel;

Et chaque assistant croyait même — qu'il brûlait jusqu'en ses entrailles,

Ken ar veleien 'hirvoude :
— Honnez oa paourez da Doue! —

Neuze zo gwelet eunn evnik,
Me chans ine Perinaïk,

O tarnijal euz ann tantad
Ouz ar vignonez da gimiad.

Endro d'ar plac'hig eunn erven,
Ru-glaou 're-all, eunn erven gwenn.

Ha dre ma save d'ann oabl splann
Diwar he nij ann evnig glan,

Tore d'ann tan diwar he lerc'h,
Hent ar stered gwenn 'vel ann erc'h;

Ha kun war-gad ar baradoz
Kane 'vel estik Koat-ann-Noz...

Chetu c'hoaz eur dle zo losket
Gand ar Saozon d'ar Vretoned :

Karo Saozon neb a garo,
Biken Breizad n'ho fardono!

Au point que les prêtres gémissaient : — « Cette fille-là était donc une pauvresse de Dieu! »

Alors on aperçut un petit oiseau, — sans doute l'âme de Perrinaïc,

Qui s'envolait du bûcher — venant faire les adieux à son amie;

Autour de la jeune fille parut un sillon, — tout le monde étant aussi rouge que la braise, un blanc sillon de lumière.

Et à mesure qu'il montait vers le grand beau ciel, — s'envolant, le petit oiseau sans tache,

S'éteignait le feu derrière lui, — et le chemin des étoiles était blanc comme neige;

Et montant vers le paradis, doucement — il chantait comme le rossignol dans Koat-ann-Noz.

Et voilà encore une des dettes qu'ont laissées — les Anglais chez les Bretons.

Sera l'ami des Anglais qui voudra; — quiconque est Breton, ne leur pardonnera jamais!

V

Hir ann kent, hag ann de zo berr;
Bepred kerz ar plac'hik skouiz ker.

— Karrer, lar d'in, en han Doue!
Hag en 'man pell c'hoaz ma bro-me? —

Den na dol lagad war he zro,
Pa n'intent den iez koz he bro.

War guz-heol bepred ar verc'hik
A gerz, he boto 'n he dornik,

Ha serret peb dor dirag-hi :
— M'unanig on, lar ouz peb ti;

Eur vignonez m'oa, 'deuz dewet,
Hag emez gant-he on tolet. —

Ha 'dare war ann hent didrouz;
Na glev nemet mouez eul lapous,

'Med eul lapous o filipat,
'Vel en em gelwel reont er c'hoat;

Ha diarog a nij ken skanv,
'N eur geiza flour, enep d'ar goanv,

V

La route est longue, le jour va diminuant; — toujours marche la pauvre fille très fatiguée :

« Charretier, dis-moi, au nom de Dieu! — si mon pays est encore loin. »

Nul ne jette un regard sur elle, — car personne ne comprend le vieil idiome de son pays.

Vers le couchant toujours la pauvre fille — marche, ses sabots dans les mains.

Les portes restent fermées devant elle : — « Je suis toute seule, dit-elle devant chaque maison;

J'avais une compagne; ils l'ont brûlée, — et ils m'ont ensuite jetée hors de la ville. »

Et de reprendre la route silencieuse; — elle n'entend que la voix d'un oiseau,

Qu'un oiseau piaulant, — ainsi qu'ils font pour s'appeler dans un bois;

Et au-devant il voltige, si léger, — avec un doux gazouillement, malgré l'hiver,

'Vel tiski 'nn hent d'ar baourezik,
Ken sonj d'ine Perinaïk.

— Perag en noz-man tremenet,
Sakrist, ar c'hloc'h-kaon zo klevet?

— 'Vid eur baourez eo deuz ar vro
Dindan ar porched kât maro.

He-unan skoe 'nn anaon,
Bete m'oe stipet ar vas-kaon.

Diou oant o vont, bla zo uspen :
Doue oar petra deut heben. —

Eunn dra burzuduz c'hoarveaz,
P'oe douaret kichen ar groaz :

Eur c'horf du-kaon a zo gwelet,
War ar bez eur plac'h astennet,

Ken obido 'zo gret neuze
D'heben me chans maro ive.

Aboe klever en ivinen
Enep d'ar goanv daou evnig gwenn,

Comme pour montrer le chemin à la pauvresse ; — et elle pense alors à l'âme de Perrinaïc.

« Pourquoi, cette nuit passée, — sacristain, la cloche d'enterrement a-t-elle été entendue?

— C'était pour une mendiante du pays, — qu'on a trouvée morte sous le porche de l'église.

Le deuil a sonné tout seul, — jusqu'à ce que fussent préparés pour elle les tréteaux funèbres.

Elles étaient deux à partir, il y a un an et davantage : — Dieu sait ce qu'est devenue l'autre. »

Une chose prodigieuse est arrivée, — lorsque la défunte a été inhumée près de la croix :

Un corps vêtu de deuil a été aperçu, — sur cette tombe, une femme étendue,

Et c'est pourquoi l'on a dit alors les offices funèbres — pour l'autre, qui est morte aussi sans doute.

Depuis l'on entend dans l'if, — en dépit de l'hiver, deux petits oiseaux blancs,

En ho giz o kana seder
Gwerz Breiz-Izel, 'me ar c'hleuier.

Evnigo Breiz klever bemnoz
'Tre ar mor glaz ha Koat-ann-Noz.

Kenvroïz kez, ar c'helo-man
D'ac'h euz a Bariz a gasan.

Qui chantent joyeux, dans leur langage ; — le fossoyeur disait qu'ils chantent la complainte de Basse-Bretagne.

Et l'on entend les deux petits oiseaux de Bretagne, tous les soirs, — entre la mer bleue et la forêt de Koat-ann-Noz.

Mes chers compatriotes, cette nouvelle — apprise à Paris, c'est à vous que je l'envoie.

AR RE C'HLAZ

Tewal ann noz 'vel toul eur be.
Ar Chouanted 'zo 'n ho c'hoaze

En eur park dôn, endro d'ann tan,
'Vel er garek sioul morvran.

Eunn huanaden zo klevet
Tu all d'ar c'hleun, treuz ar moged,

'Vel da greiz-de touseged mud
Pa c'houistellont munud-munud :

N'e ket eur c'hristen 'huanad,
Nemed ar gaouen 'kreiz ar c'hoat.

Kerkent anter-noz m'a skoaz,
Endro d'ar c'hloz sav ar re C'hlaz :

LES BLEUS

Sombre est la nuit comme le trou d'une tombe. — Les Chouans sont assis

En un champ profond, autour du feu de campement; — et dans son rocher le cormoran n'est pas plus silencieux.

Une plainte est entendue — de l'autre côté de la haie, à travers la fumée,

Telle qu'à midi en poussent les crapauds muets, — lorsqu'ils sifflent doucement, tout doucement :

Non, ce n'est pas un chrétien qui gémit ainsi, — ce n'est qu'un hibou au milieu du bois.

Aussitôt que minuit est sonné, — autour du courtil surgissent les Bleus :

Taped ar Chouanted 'n ho zoul
'Vel eur bar-merien en eur poull.

N'a darnij ket al loened deun
'Wid al louarn 'tu all d'ar c'hleua,

Nikun na spont euz ar re Wenn
O klewet garm ha iouc'haden,

Nag o welet emaint tri-c'hant
Endro d'ar park ha prim ha drant.

*
* *

— Glaouer, piou zo 'ta o vlejal
E koat Bear, 'kreiz ann noz dall ?

— Tri-c'hant a re C'hlaz o leski
Kouet en eur puns tan de virwi.

Kleuzet e bet kleun ar park dôn
Gand ar Chouanted digalon ;

Ha neuze karget gant mouded
Ha gant merl ann tan goulouet.

Kenta kammad ra ar re C'hlaz,
Boutont beteg ho daoulin-noaz;

Les Chouans sont surpris dans leur trou, — de même qu'une fourmilière qu'on entoure d'une mare.

Les animaux domestiques ne s'enfuient pas, — parce que le renard est derrière le *fossé ;*

Aucun des Blancs non plus ne s'épouvante — pour entendre des clameurs et des cris,

Ni pour voir qu'ils sont trois cents — autour du champ, et prompts et vifs.

* * *

— Charbonnier, qui donc est à hurler — dans le bois de Bégard, au milieu de la nuit noire ?

— Ce sont trois cents d'entre les Bleus qui brûlent, — tombés dans un puits de feu où ils vont bouillir.

La haie du champ profond a été creusée — par les Chouans sans pitié ;

Et ils l'ont ensuite remplie de mottes, — et puis, le feu a été recouvert avec du sable.

Au premier pas qu'y font les Bleus, — ils s'enfoncent jusqu'à leurs genoux dénudés ;

Ha pa lampond ann eil kammad,
Bete poull ho c'halon ervad;

D'aun drived tol int ho zri-c'hant
Kuzet beteg ho badeiant.

Adren, tri-c'hant a Chouanted
Gant peb-hini eur folc'h houarnet

'Vid ho distol 'kreiz ann tan ru,
'Vel en ifern rà 'nn ele du.

* * *

— Glaouer, perak c'hez beure mad,
Da zeier leun, d'ar Poulleogat?

— N'e ket gant glaou, gand eskern e,
E ma zeier karget hirie,

Eskern ar re C'hlaz'zo dewet
D'ar stanko kasan, d'ho bered. —

Ar sun warlerc'h, e Menez-Bre
Otro person Prat a lere,

'N euz laret ann ofern drantel
Evid en ifern tol eur sell:

Tri-chant a re C'hlaz a welaz,
Ha tri-c'hant Chouant donnoc'h c'hoaz

Et quand ils s'élancent, la deuxième fois, — c'est jusqu'à l'endroit où bat le cœur ;

Au troisième coup, ils sont, les trois cents, — enlizés jusqu'à la place où ils reçurent le baptême.

Et par derrière, sont trois cents Chouans — avec chacun une fourche ferrée,

Pour les rejeter au milieu du feu ardent, — comme en enfer font les anges noirs.

*
* *

— Charbonnier, pourquoi vas-tu, de bon matin, — tes sacs remplis, vers l'étang de Poulléogat ?

— Ce n'est pas de charbons, mais c'est d'ossements — que mes sacs sont pleins aujourd'hui,

Les ossements des Bleus qui viennent d'être brûlés — et que j'emporte aux étangs, leur cimetière. —

La semaine suivante, à Ménez-Bré, — monsieur le recteur de Prat disait,

Il a dit la messe-à-rebours, — pour obtenir de jeter un regard jusqu'aux enfers :

Il y a vu trois cents d'entre les Bleus, — mais trois cents Chouans aussi, dans l'abîme, plus bas encore.

AR MOR-VERC'H

Merc'hed Landreger zon ken koant,
'Vel mizilourio en arc'hant.

Hini velkent reaz al lezen
Evel unan oa stoubinen,

Eul lagad lemm, eunn dornik fresk,
Eur c'horfik mistr evel ar pesk.

E ribl ar mor oa he zi plouz,
Lec'h vije wecho eur gwall drouz,

Ha na den na loen koulskoude,
Hag ann nor digor en ti-ze.

Nemet gand eunn darn ve laret
Ar stoubinen oe diskennet

LA FILLE-DE-LA-MER

Les filles de Tréguier sont aussi charmantes — que des miroirs en argent.

Aucune toutefois ne fit la loi — comme l'une d'elles, qui était de mœurs légères :

Un œil vif, une petite main fraîche, — un petit corps frétillant comme un poisson.

Sur le bord de la mer se trouvait sa maison de chaume; — là il se faisait quelquefois un terrible bruit,

Sans qu'il y eût ni gens ni bêtes pourtant, — avec la porte ouverte, dans cette demeure.

Mais quelques-uns disaient — que la *stoubinenn* était descendue,

Evel eur morverc'h er mor glaz
Da c'hoari gand ar pesked braz.

*
* *

Ann amzer neuze oa garo ;
Gand ar Re-C'hlaz ann ilizo.

Nez ann ti plouz d'ann abarde
Gweljent unan bennag ann-he.

'Dalek ma stoke d'ann treuzo,
Kleve ar c'hlaz o vond endro,

(War al lestr o koll 'kreiz ar groz
Klev peb-hini kloc'h he baroz);

Ma lake eunn troad en ti plouz,
Ar c'hlaz kleve gand ar mordrouz

En iliz Priel, dreist al lenn...
Oll ho zagaz ar stoubinen.

Tri-c'hant ha pemp ha tri-ugent
'N eur bla tremenjont 'tre hi zent.

Dispennet ann ti plouz, lerer
Er vins zo bet kât eur voger

Comme une sirène, dans la mer bleue, — pour prendre ses ébats avec les grands poissons.

*
* *

Le temps d'alors était un dur temps : — au pouvoir des Bleus étaient les églises.

Aux alentours de la maison de chaume, chaque soir, — on apercevait quelqu'un de ceux-là.

Dès qu'il touchait au seuil, — il entendait le glas qui commençait à sonner,

(Sur un navire en perdition au milieu de la tourmente, — chacun entend ainsi la cloche de sa paroisse ;)

S'il mettait le pied dans la maison de chaume, — il distinguait dans les murmures de la mer le glas

A l'église de Plouguiel, par-delà l'estuaire... — Tous les a dévorés la *stoubinenn.*

Trois cent soixante-et-cinq, — en une année, lui passèrent entre les dents.

Quand a été démolie la maison de chaume, on dit — qu'un escalier fut découvert dans la muraille

Hag a gase dindan ar mor :
Eur wech ebarz, n'oa nep digor.

*
* *

Ha merc'hed Treger deuz brud fall,
Laket me chans gant tud Bro-C'hall.

Et qu'il conduisait jusque sous la mer : — mais une fois là-dedans, il n'y avait plus de sortie.

*
* *

Et les filles de Tréguier depuis ont un mauvais renom, — établi sans doute par des gens du Pays-Gallo.

WAR BE BRIZEUK (1)

Pirc'hirin'kez, lavar d'in-me
Perag er Garnel a gane
'Nn noz-mañ ann estig uz d'ar be ?

— D'ann anternoz estik Karnel
Koantig a gane da c'helvel
A-greiz he hun barz Breiz-Izel. —

Lavar d'in-me, touller-beio,
N'e ket e bered Arzano
Eur goulmik ve klevet ato ?

---

(1) Cette poésie a été dite au cimetière du Carnel, sur la tombe

SUR LA TOMBE DE BRIZEUX

Pauvre pèlerin, dis-moi — pourquoi au Carnel chantait, — cette nuit dernière, le rossignol sur cette tombe ?

— A minuit, le rossignol du Carnel — chantait doucement pour rappeler — de son sommeil le barde de Basse-Bretagne. —

Dis-moi, fossoyeur, — au cimetière d'Arzano n'est-ce pas — une petite colombe qu'on entend toujours ?

---

de Brizeux, quand fut inaugurée à Lorient la statue du poète, le 9 septembre 1888.

— D'ann anternoz ouz skeüd al loar
Bemnoz a hirvoud gant glac'har
Ar goulmik wenn o klask hi far. —

'Vid ann noz-man int tarnijet
Skanv 'vel ineo diboanet
D'ann Oriant, ann evniged.

Neuze zo laret ann estik
An euz klemmet d'hi wenn goulmik :
— 'Boe tregont bla on reuzeudik. —

Kerkent 'n euz eur gomz dispaket,
Brizeuk ha Maï a zo gwelet,
Hen 'vel eunn den reuzeudiget

Hag hi ker 'vel eur bleunen han ;
— Dre ma huvre, klouar d'ez-han,
Oann o c'hortoz ann eured-man. —

Hi dornig flour 'vel m'astennaz
Hen 'vel eur potr flam a deuaz :
Ha da lugern bolz ann env noaz.

Ha da gemer ho nij neuze
A du d'ann env ann daou ine...,
Oll evnigo Breiz a gane.

— A minuit, sous la clarté de la lune, — chaque nuit, gémit avec douleur — la petite colombe blanche, cherchant son ami. —

La nuit dernière, ils se sont envolés, — légers comme des âmes tirées de peine, — vers la ville de Lorient, les deux oiseaux.

Alors on dit que le rossignol — adressait sa plainte à la blanche petite colombe : — « Depuis trente ans je suis dans la souffrance. »

Aussitôt qu'il eut émis une parole, — on les a vus, Brizeux et Marie, — lui sous la forme d'un homme dans la peine,

Et elle, belle comme une fleur d'été : — « Dans mon rêve, lui dit-elle tendrement, — j'étais à attendre ce mariage-ci. »

Dès qu'elle lui a tendu sa petite main douce, — lui est devenu un beau fiancé : — et la voûte du ciel sans nuée s'est enflammée.

Et alors ont pris leur vol — vers le ciel les deux âmes... — Et tous les oiseaux de Bretagne se mirent à chanter.

Ha dreist al loar, dreist ar stered,
Da virviken int eureujet
E baradoz ar Vretoned.

Na hirvoud ken d'ann anternoz
Nag ar goulm nag ann estik-noz,
'Met kanont gwerz ar baradoz.

Et par-delà la lune, par-delà les étoiles, — ceux-ci sont unis à jamais — dans le paradis des Bretons.

A minuit, ne gémissent plus, — ni la colombe ni le rossignol de nuit ; — mais ils chantent la complainte du paradis.

MEIN-BE

HERI ... N (1)

Ar c'hleier en Breiz hirvoude,
Ann ekleo war-dro a lare :
« Piou a zo laket en he ve ?

— N'oa ket eur mab a Vreiz-Izel ;
'Vel deue gan-imp, da bep gouel,
A zo du-man ha kaon ha goel. »

Ha gand eur sonig a c'hlac'har,
Hon mammik Breiz ouz ann douar
Oe gwelet, 'n hi diouvrec'h klouar

(1) Ils furent assidus au *diner celtique*, Henri Martin, Hamonic, Samuel Urrabieta-Vierge — le beau Celtibère —. Entrés à nos *pardons* dès la première heure, ils sont partis les premiers. Si nos

PIERRES TOMBALES

I

Henri Martin

Les cloches, en Bretagne, gémissaient ; — les échos disaient, aux alentours : — « Qui vient d'être mis dans sa tombe ?

— Celui-ci n'était pas un fils de la Basse-Bretagne ; — mais comme il était des nôtres, à chaque fête, — il y a chez nous et deuil et pleurs. »

Et avec une chanson de douleur — notre douce mère *Breiz* assise sur un tertre — a été vue, en ses bras tendrement

---

larmes ne sont pas de vains regrets, que cet adieu soit doux à nos amis sitôt disparus !

O ruskellat korfik maro :
« Ann hini a gare hon bro
Biken n'hen loskin d'ann Anko..... »

Et ann ine war gât Doue :
Pe dreist al loar, 'n ti ann ele,
Pe mesk ar steredenno e?

M'ine pa vo gwenn ha koantik,
Pelec'h tremeno hec'h hunik ?
Me garfe war galon mammik.

Berçant un pauvre corps défunt : — « Celui qui a tant aimé notre pays, — jamais je ne l'abandonnerai à l'Anko (à l'oubli après la mort)... »

Et son âme est partie vers Dieu. — Est-ce par-delà la lune, dans la maison des anges? — ou reste-t-elle au milieu des étoiles?

Quand mon âme (délivrée) sera devenue blanche (et belle) comme une fiancée, — où passera-t-elle son doux sommeil? — Je désire que ce soit sur le cœur de ma pauvre mère.

II

S. Urrabieta

Kousk da hunik, mignon klouar,
Da gorf dindan he vec'h douar,
Da ine paour ouz skeud al loar.

Breman da viken a gouski
Er vered, arok da gozni,
Prim falc'het e giz gwenn lili.

Kunnoc'h ann hunvre 'barz ar be
Lec'h a dremen ar vugale,
Pa sav ann awel abarde,

Ar vugale gand ho c'homzo
A dol a-dreist ar mogerio
D'ann ekleo c'hoaz iez kez ar vro.

A-greiz da hunik 'n ez pro pell
Ra gaso koun d'id ann awel
Ouz kanoenno Breiz-Izel!

II

Vierge

Dors ton sommeil léger, tendre ami, — ton corps sous son fardeau de terre, — ta pauvre âme errante aux lueurs de la lune.

Maintenant tu dormiras à jamais — dans un cimetière, avant ta vieillesse, — prématurément fauché, pareil à un lys blanc.

Il est plus doux, le (dernier) rêve, dans une tombe — près de laquelle passent les enfants, — lorsque se lève le vent du soir,

Les enfants dont les propos — jettent par-dessus les murailles — un écho encore de la langue du cher pays.

Au milieu de ton sommeil en ta patrie lointaine, — que le vent te porte le souvenir — de nos chansons de Basse-Bretagne !

Hon zado hoz ho deuz kanet
'Rok bean dre oll distolet,
'Vel e Pariz ni hon euz gret.

Kaner flour, kousk da hun breman.
Ha da venez rai awel han
Da ruskell d'hunik divezan !

Nos ancêtres (celtiques) les chantèrent — avant d'être dispersés par le monde entier, — comme à Paris nous l'avons fait ensemble.

Chanteur charmant, dors ton sommeil à présent. — Et que ta montagne natale ait un tiède vent d'été — pour bercer ton sommeil suprême !

III

HAMONIK (1)

Kouet a newe 'barz ar Ger-Vraz,
En hon zouez eunn nozvez deuaz :

— Euz bro ar balan glaz on me,
Lec'h a glemm d'ann noz ar freze ;

Er biniou me oar c'houeza
Ha gwerjo koz'm euz da gana. —

(1) Ce *klemgan* a été ainsi traduit en assonances devant les Celtisants. M. André Theuriet m'a plus d'une fois conseillé de rendre en vers français mes poésies bretonnes. Mais on verra, par ce seul exercice, combien le *poète* serait infidèle au *barde*.

Pour la première fois il venait dans Paris.
Un soir, il aborda les Celtisants surpris :

III

HAMONIC

Récemment tombé dans la Grande-Ville, — il vint au milieu de nous, un soir :

« Moi, je suis du pays au genêt vert, — où l'orfraie se plaint, la nuit ;

Je sais souffler dans le *biniou*, — et j'ai de vieux gwerz à vous chanter. »

« Je suis du vieux pays bordé de genêts verts,
Où l'orfraie a son chant de nuit, comme aux déserts ;

Je tiens le *biniou* dont sonnait Matilinn.
Et je sais les beaux *gwerz* d'Ahès ou de Marzinn. »

Ha goude n'hen euz gwelet den
Na bet he hano klevet ken ;

Nemed eunn dewez zo laret :
— Hamonik gand Doue zo et. —

Tremenet'vel ar gwennili
Goude bet kanet ouz hon zi.

*
* *

Mar klewed'barz ar c'hoajo don
Eur vouezig o lenva eur son,

Son ar barz divroet a vo,
Dindan gazel ge a gano.

'Wecho d'ann noz war al lannek
Eur c'horfik du welfed o vesk :

Retourna-t-il ensuite aux brumeux horizons ?
Nul ne parlait du barde aux banquets des Bretons.

Un jour, je leur ai dit, funèbre messager :
« Dieu l'a trouvé trop las sous ce ciel étranger. »

Il partit dès l'automne, oiseau d'une saison ;
L'écho de ses doux airs demeure en la maison.

Et personne ne l'a revu ensuite, — et son nom n'a plus été entendu,

Si ce n'est un jour, qu'on nous a dit : — « Hamonic s'en est allé avec Dieu... »

Il était parti comme l'hirondelle — après avoir frôlé de son chant notre maison.

*
* *

Si vous entendez dans les bois profonds — une douce voix murmurer une chanson,

Ce sera le *sonn* du barde exilé — qui chantera, (l'âme) en servitude.

Quelquefois, le soir, sur la lande, — vous verrez un fantôme noir errer :

Peut-être entendrez-vous au milieu des grands bois
S'élever un chant triste et pleurer une voix :

C'est le vieux barde mort sans pays qui revient
Et qu'un charme cent ans à chanter là retient.

Quelquefois vous verrez sur la lande, le soir,
Un spectre errer autour d'une croix et s'asseoir :

Eur paourik kez'n he binijen,
Kouitet he vroïk da viken.

Ra vo skanv ar goabr o ruzan
Uz d'al lanneier, en noz-man ;

Ha ra stoko didrouz ar mor
D'ar gerek endro d'ann Arvor :

'Wid ann tremeniad ma glevo
Ar barz o lenva er c'hoajo !

(*De wel ann Anaon.*)

Laissez cette âme en peine ; elle expie en ces lieux
D'avoir quitté le sol consacré des aïeux.

Nuages du grand ciel, glissez légers et blancs
Sur la lande des morts, la nuit des revenants ;

Ce pauvre malheureux fait sa pénitence, — pour avoir quitté son cher pays à jamais.

Que les nuages glissent légers — au-dessus des landes, en cette nuit prochaine,

Et que la mer touche sans bruit — aux écueils, autour de l'Arvor,

Pour que le passant entende — le barde se lamenter dans les bois !

(Le jour de la fête des Trépassés.)

Et sois clémente, ô mer rude ! touche sans bruit
Aux écueils de l'Arvor, — pour nos morts ! — cette nuit :

Pour que le pèlerin entende au loin la voix
Et la chanson du barde au milieu des grands bois !

ANN OFERN WENN

Ho-man zo eunn dra erru mad
Etre Landreger ha Langoat;

Ken gwir erruet ann dra-man
Hag eman en env sant Ervoan.

Ha diwall zo ouz ann ifern
D'ann hini diskaz ann ofern,

Hep hi c'hana 'pad he vue:
Eur wech maro renko neuze.

D'eunn nozvez eta eur mevier
Dre Lok-Mikel oa 'vond d'ar ger.

LA MESSE BLANCHE

Voici un événement qui est arrivé, certes, — entre Tréguier et Langoat ;

Aussi vrai est arrivé cet événement-ci, — que saint Yves est au ciel.

C'est qu'il doit se garder de l'enfer, — celui qui apprit la messe,

Sans l'avoir chantée pendant sa vie : — car après sa mort il le faudra donc.

Ainsi, par une nuit, un ivrogne — se rendait à la maison par Lok-Mikel (Saint-Michel).

Daouzek tol anter-noz skoaz :
Hag hen dalc'het war ann hent braz,

'Vit-han en hent na wele den;
Nemet kleve tud o tremen,

Pa daou ha daou, pe tri ha tri,
O tond euz garden Minic'hi.

Na gir etre ann ineo.
Gand peb-unan oa eur golo.

Adren d'ar bale binniget,
E giz eur manac'h dilerc'het

Deue eur c'hloaregig en gwenn,
'Vel da oela pleget he benn ;

'Vit laret he ofern gentan
Me chans deue gand ar re-man.

Burzuduz vije da welet,
Evel eunn oter kempennet

D'ann oviso kaner out-hi,
Sant-Mikel neuze 'lugerni,

Les douze coups de minuit frappèrent : — et le voilà retenu sur le grand chemin,

Bien qu'il ne vit personne par la route ; — seulement il entendait des gens qui passaient,

Ou deux à deux, ou trois à trois, — arrivant par la traverse de Minic'hi.

Et pas une parole entre ces âmes. — Chacune avait un cierge.

Derrière la procession, — ainsi qu'un moine attardé

Venait un jeune clerc habillé de blanc, — la tête baissée, comme s'il pleurait ;

Pour dire sa première messe, — sans doute, il venait avec ceux-ci.

Il eût été merveilleux de voir, — comme un autel préparé

Pour y chanter les offices, — Saint-Michel s'illuminer alors,

Lugernuz ann tour tro-war-dro,
Ar c'hloarek 'vel m'oe et eno.

Hag eur burzud all ez oa c'hoaz
Ann ineo war ann hent braz,

Peb-hini gand he c'holo gwenn,
Evit chelaou ann oferen.

Sav eta, sav, awelik-noz,
Da gas beteg ar baradoz,

Evel pedenno ann ele,
Ar c'hlemgan a deu alese,

Peden ha klemgan pinijen
Evid ar c'hloareg en anken ;

Rak ar re pedjont evit-han
En ho bue, 'ra c'hoaz breman :

D'ar re garet a chom ato
Ha koun ha keun dreist ar maro.

Hag ann awelik-noz neuze
Evel ann ogro a gane

Illuminé le clocher tout autour, — dès que le kloarek y pénétra.

Et, un autre prodige, c'étaient encore — ces âmes par le grand chemin,

Chacune avec son cierge blanc, — pour entendre cette messe.

Lève-toi donc, lève-toi, léger vent de nuit, — pour emporter jusqu'au paradis,

Ainsi que les prières des anges, — le gémissement qui monte de là,

Prière et gémissement de pénitence — pour ce clerc dans l'angoisse;

Car ceux qui prièrent pour lui — dans leur vie, le font encore à présent :

De ceux qu'on a aimés reste à jamais — et le souvenir et le regret par-delà la mort.

Et le léger vent de nuit alors — comme un orgue chantait

Uz d'ar golo, pe 'vel ar groz,
Hep ho mouga, ann awel-noz.

Ha goude ken burzuduz all
Vije da glevout en noz dall

Endro d'ann tour o c'houl digor,
'Vel ouz eul lestr, eunn evnik-mor ;

Ter gwech oe klevet, en noz-ze,
Klemm ar goulm-mor a darnije ;

Evel kloc'h-gelw d'ann ofern-bred :
— *Introïbo*, — lare bepred...

'Deio warlerc'h, eur baleer
Goule gant sakrist Landreger :

— Evit petra, ter noz a zo,
Eman ar c'hleier 'vond endro?

'Vid eunn tan-gwall e marteze ?
— Evid danve eur belek e,

Et d'ar bed all hep ofernian,
A vrall ar c'hleier ho-unan.

Au-dessus des cierges, on soufflait comme la tempête, — sans les éteindre, le vent de nuit.

Et, ensuite, aussi merveilleux encore — eût été d'entendre dans la nuit aveugle

Autour du clocher, demandant à entrer, — comme autour d'un navire, un pauvre oiseau de mer ;

Trois fois fut entendue, cette nuit-là, — la plainte de la mouette voltigeant à l'entour ;

Comme une cloche d'appel à cette grand'messe : — *Introïbo*, — disait-elle, à chaque fois...

Les jours suivants, un voyageur — demandait au sacristain de Tréguier :

« Pourquoi, depuis trois nuits, — sont les cloches en branle ?

C'est pour un incendie peut-être ? — C'est pour quelqu'un destiné à être prêtre

Et qui s'en est allé dans l'autre monde sans avoir dit sa messe, — que sonnent les cloches toutes seules.

Ha na gavo ket eur c'holist
D'he ovis, eme ar sakrist,

Nemed eur mevier, en hent don,
Ar pec'hed marvel 'n he galon.

Siouaz ! 'vit Ronan e, maro
Arok belegia 'n he vro... —

Mar d'eo erruet kement-ze,
Ra frealzo 'nn Otro Doue !

Mais il ne trouvera pas un enfant de chœur — pour son office, disait le sacristain

Si ce n'est un homme ivre, dans la douve du chemin, — avec le péché mortel en son cœur.

Hélas ! c'est pour Renan, mort — avant d'avoir été prêtre dans son pays... »

Si pareille chose est vraiment arrivée, — que le Seigneur-Dieu soulage cette âme !

LANN-TREGER

Chetu ar c'har-post a Wengamp
Gand he gezek d'ar pevar-lamp.

Deut war ho dor da glask kelo,
'Vel klevont ar brizillono,

Ha tud Pontre ha tud Ar Roc'h :
Drill-drill-drill-drill, daou-ugent kloc'h.

Adarre d'ann hent ar c'har-post,
Pemp a ganfarded ouz he lost ;

Na den goude, met dall ar forn
'Lez ar c'hoat astenne he dorn.

LE PAYS-DE-TRÉGUIER

Voici la malle-poste de Guingamp, — avec ses chevaux au grand galop.

Sont venus sur leur porte, pour chercher les nouvelles, — dès qu'ils ont entendu les grelots,

Les habitants de Pontrieux et ceux de La Roche : — *drill, drill, drill, drill*... quarante clochettes.

Et encore en route, la malle-poste, — avec cinq garnements traînés par derrière.

Personne ensuite par le chemin, si ce n'est l'aveugle du four banal, — sur la lisière du bois, allongeant la main pour son aumône.

*
* *

O vond neuze gand ann dosen
Eunn tremeniad troaz he benn,

He benn distroaz da welet
Ann hent war-he-lerc'h hed da hed.

Peb tu d'ann hent eunn dastum gwe
Lec'h al laouenan marvaille,

Souezet hennez kavaz penoz
Ann hent braz treuze koajo koz;

C'hoaz ouz ar c'hleun, 'vel er c'hoajo,
Da dud muntret save kroajo.

Pe tro-war-dro c'houez ar spern-gwenn,
'N eur c'hloz sonjaz oa o tremen.

Aman falc'herien 'dren d'ar gleut
Ho falc'h lemme gand eur min treut;

Hag hi da lampât ar gleut moan,
C'houec'h pe seiz, evit mond da goan;

Tolet filzier mesk ar melchon
'Barz ann duporl oa en hent don,

*
* *

Alors, pendant qu'on montait la colline, — un voyageur tourna la tête;

Il détourna la tête, pour regarder — le chemin qu'il laissait derrière lui, tout du long.

A chaque côté de la route voyant des groupes d'arbres, — où le roitelet chantait merveilles,

Etonné, ce voyageur imagina que — le grand chemin traversait là des bois anciens;

Même sur les haies, ainsi que dans les bois, — en mémoire de gens assassinés s'élevaient des croix;

Ou encore, à l'entour, des senteurs d'aubépine blanche — firent à celui-là songer qu'il passait par un courtil.

Ici, des faucheurs, derrière l'échalier, — aiguisaient leurs faucilles avec une pierre sèche;

Eux ensuite de sauter l'échalier étroit, — six ou sept, pour se rendre au souper;

Leurs faucilles jetées au milieu du trèfle — dans le tombereau qui attendait au chemin creux,

Ar potr-kar reaz he dol skourje :
'Nn duporl arok, 'r re-man goude,

Daou ha daou, skourmet ho divrec'h
'War ko c'halon, evel menec'h.

Gand ann dro-gorn p'az int koachet,
Nemed ann duporl n'oe klevet,

Strons ar rojo dre ann hent-kar,
'Vel evit gori sklog ar iar.

Ar sklokerach en eur bellât
Nemed ann awel o c'houilât

Klever hirvouduz. ann awel
A ren dreist ar c'hleunio huel.

*
* *

Ar re-ze 'n ho bugalerez
Deuz chilaouet hon awel kez,

Pa glemm, pe gelv, pe kan, pe goel,
D'eur vouezik ker o komz henvel,

Er goanv 'vel kimiad ann ine
Ha d'ann han son ar garante,

Le charretier donna son coup de fouet : — le tombereau en avant, ces faucheurs venaient ensuite,

Deux à deux, les bras croisés — sur la poitrine, comme des moines.

Lorsqu'au détour du chemin ils eurent disparu, — on n'entendit plus que le tombereau,

Le cahot des roues dans l'ornière des charrettes, — ainsi que le gloussement d'une poule qui demande à couver.

Et ce cahot s'éloignant, — rien que le vent qui soufflait

Ne s'entendit plus, plaintif, ce vent — qui passe par-delà les hauts talus.

*
* *

Ceux-là qui, dans leur enfance, — ont écouté notre vent aimé,

Qu'il se lamente, ou qu'il appelle, ou chante, ou pleure, — pareil à une chère voix qui nous parle,

En hiver, rappelant un adieu d'âme, — et en été, une chanson d'amour,

Biken ar re-ze n'ankouafont
Traouienno Breiz a zo du-hont.

N'e ket c'houaz eunn draouien larfec'h,
Ken tost d'ann envo m'hen gwelfec'h,

Bolz ann env ken izel uz Breiz
Gant goabr evel listri eleiz;

Ha m'eo chouk ann env ken izel,
A gan ken koantig ann awel,

'Vel ar c'hurun skler ve klevet
Pa dirog ann oabl tost d'ar bed.

Da gement zo Breizad a blij
Mouez ar goabren diwar he nij.

Evuruz ar re 'man ho zi
War douaro ar Vreizidi,

Ho gwele war ann draounien-ze,
Evit gwelio re ann oabl le,

Ar mor gand he gouriz endro
'Vel mamm-goz o luskell ato!

Jamais ceux-là n'oublieront — les vallées de Bretagne qui sont là-bas.

Vous ne diriez pas même une vallée, — à voir le pays si près des cieux,

La voûte du ciel abaissée au-dessus de la Bretagne — et chargée de nuées semblables à des navires;

Et parce que cette voûte du ciel est si basse, — chante là un vent si harmonieux :

Ainsi l'on entend le tonnerre plus éclatant, — lorsqu'il déchire le firmament plus près de la terre.

A quiconque est Breton plaît — le murmure de la nuée qui passe en son vol.

Heureux ceux qui ont leur demeure — sur les terres des Bretons.

Leur lit dans cette vallée, — pour rideaux les voiles du vaste firmament,

Avec l'océan qui les enveloppe de sa ceinture, — comme une grand'mère qui berce éternellement!

*
* *

Na sponted ket diwar ho tor
O klevout trouz a tu d'ar mor,

Tud a Lann-Treger, na grened :
Dôn ar mor-ze, garo n'e ket.

Ma fell d'ac'h klevet en od fall
Ar gazek e'hlaz o c'hourinal,

Savet he moue hed ar stered,
Ann eon gwenn-kan distolet,

Kement a soroc'h hag er c'hoat
Pa stourm ar bleizi 'kreiz ar gwad...,

Mond pelloc'h a vanko neuze :
Ho-man eo mor ann drugare.

Nep belek eno 'heuil ar groaz
N'e diskennet lez ar mor braz,

Gand ar stol du, 'n he dorn ar beuz,
Da noui eur vag en he heuz.

Ar mordrouz deu gand ar wagen
'Vit m'eo klemmuz, zo hep anken.

*
* *

Ne vous effrayez pas sur votre porte, — si vous entendez du bruit venant de la mer,

Gens du Pays-de-Tréguier, et ne tremblez pas : — cette mer est profonde, elle n'est pas terrible.

Si vous tenez à entendre sur une plage funeste — la *jument bleue* hennir,

Sa crinière dressée jusqu'aux étoiles, — son écume toute blanche rejetée au hasard,

Avec autant de vacarme que dans un bois — où se disputent les loups au milieu du sang...,

Il faut alors que vous alliez plus loin : — celle-ci est la mer de la merci.

Nul prêtre, là, accompagné de la croix, — n'est descendu au bord de la grande mer,

Avec l'étole noire, dans sa main le buis bénit, — pour extrémiser une barque en perdition.

Le bruissement qu'apporte la vague, — s'il est plaintif, reste sans angoisse.

Eur vouezik klevfed ouz ann noz,
Gwerz eur mesaer war ar roz.

Wecho velkent ve leun ar poul,
Hag ar mor a diskuill eunn houl,

Eunn houlen pe diou losk er vro :
Unan ia bete Pontreo,

Hag heben damdosta d'Ar Roc'h,
Sioul ha klouar, na pelloc'h,

'Vel dre hec'h hun ra eur wregik,
Astennet gant-hi he brec'hik,

Ha dousik-dous 'kreïz ann kuvre
A lar hano he c'harante...

*
* *

Pa stagaz ar c'har-post e ker
Oa *kouïgnaoua* 'ti ar c'hleier.

Hag eur c'hloarek diwar he rez,
Bleuriel gant-han, 'vond emez :

— De-mad d'ac'h, hirie ma mammik.
Chetu ho mab da velegik.

Si vous entendez quelque voix, vers le soir, — c'est la complainte du pâtre du haut de sa colline.

Quelquefois pourtant se trouve l'étang trop plein ; — et la mer alors déverse un flot,

Elle verse un flot ou deux sur la contrée : — l'un monte jusqu'à Pontrieux,

Et l'autre parvient à La Roche, — silencieux et doux, sans aller plus loin ;

Telle, en son sommeil, une femme, — étendant les bras,

Tendrement au milieu de son rêve — prononce le nom de son bien-aimé....

*
* *

Quand s'arrêta la malle-poste dans la ville, — c'était *noël* chez les cloches.

Et un clerc se levant, — son bréviaire avec lui, de descendre :

« Bonjour à vous aujourd'hui, ma bonne mère. — Voilà que votre fils est devenu prêtre.

D'ar sul goude ar Sakramant
Kanin m'ofern-bred, 'vel po c'hoant. —

Out-han selle 'pad ar c'hloc'had
Eur verc'hig en eur galonad :

— Gwennola gwechall hec'h hano.
Ar baourez biken ne vleunio :

Et he skiant mad gand Doue,
Aboe ma mab zo et ive. —

. . . .

En Breiz, e giz ho-man zo kalz :
Ar Werc'hez ra dai d'ho frealz!

Le dimanche qui suivra la fête du Sacre, — je chanterai ma première grand'messe, si vous le souhaitez aussi. »

Sur lui tenait ses regards, pendant le carillon des cloches, — une jeune fille touchée d'un crève-cœur :

« Gwennola était son nom autrefois. — La pauvre fille ne fleurira jamais :

Sa raison s'en est allée avec Dieu, — depuis que mon fils également a été consacré à lui. »

. . . .

En Bretagne, elles sont beaucoup comme celles-ci : — que la Vierge vienne les consoler !

NOZ ANN NEDELEK

Sonet ann ofern anter-noz;
Ar gristenien et d'ar baroz,
Nemet Iann Kouer zo 'barz ann ti
Hag al loened er marchosi.

En oaled av c'hev a c'hlaoue,
Ha Iannik Kouer a vorgouske,
Maro ann tan ebarz he gorn,
Alc'houe ar c'hraou gant-han 'n he zorn.

Ann Nedelek p'az e kanet,
A zo breman tro al loened
Da darempred Mabik Jezuz,
Ar gristenien p'int et da guz.

P'e tremenet loened ar vro,
Da vond gant-he d'ann oviso
Zaout Iannik Kouer ho deuz galwet :
Siouaz! dor ar c'hraou zo serret.

LA NUIT DE NOEL

La messe de minuit est sonnée ; — les chrétiens sont allés à la paroisse, — excepté Iann Kouer qui est dans la maison, — et les bêtes dans l'écurie.

Au foyer, la bûche charbonnait, — et Iannik Kouer était ensommeillé, — le feu éteint dans sa pipe, — la clé de l'étable avec lui dans la main.

Lorsque Noël est chanté, — c'est maintenant le tour des bêtes — de faire visite au petit Enfant-Jésus — dès que les chrétiens se sont retirés.

Lorsque passèrent les bêtes de la *contrée*, — pour les accompagner à leurs offices — elles ont appelé les vaches de Iannik Kouer : — hélas ! la porte de l'étable est fermée.

Hag int da hirvoudi 'n ho iez
Ha da vlejal, al loened kez!
A-greiz he hun e savet Kouer
O kredi war-n'han oa al ler.

Da nozvez ar Mabik Jezuz
Gwelet ar c'hraou oa burzuduz
Sklerijennet 'vel eunn oter,
Hag ann ijen o prezek ker :

— Nemed ann den hag ann tousek
A chom kousket d'ann Nedelek.
Ann ti d'ann noz-ze zo prennet
Gand ann Anko vo digoret.

Klewed : daoust d'ar penn-tiegez!
He dreid 'penn a-rog c'hai emez,
Dindan daou-ugent de vo red
Dougen ar penn-ti d'ar vered. —

Ha daou-ugent devez goude,
Gouel ar Chandilour oa neuze,
D'ann oferen-bred et ann oll,
Nemet Iann, potr-ar-ger beb tol.

Eunn droïg a re 'n he bark braz,
Kloc'h ar *Sanctus* pa daoudolaz :
Hag hen da redek oza mern
D'he dud o tond deuz ann ofern.

Et elles de se plaindre dans leur langage — et de beugler, les pauvres bêtes! — Du milieu de son sommeil s'est levé Kouer, — s'imaginant que le voleur était chez lui.

Cette nuit du petit Enfant-Jésus, — c'était merveilleux de voir l'étable — éclairée comme un autel; — et le bœuf prononçait de belles paroles :

« Il n'y a que l'homme et le crapaud — qui dorment à la (nuit de) Noël. — La maison qui reste fermée, cette nuit-là, — par l'Anko sera ouverte.

Ecoutez : malheur au maître-de-ferme! — Il sortira (d'ici) les pieds en avant; — dans quarante jours il (nous) faudra — porter notre maître-de-maison au cimetière. »

Et quarante jours après, — c'était la fête de la Chandeleur alors, — tout le monde était sorti pour la grand' messe, — excepté Iann, qui restait de garde à chaque fois.

Il faisait une tournée dans son plus grand champ, — quand la cloche du *sanctus* résonna : — et lui de courir préparer le dîner — pour ses gens qui revenaient de la messe.

Med ouz he welet 'n eur park all
Eur c'hoele zo krog da vlejal;
Ar c'hoele war he lerc'h. Iann Kouer
Oa stok he daou droad ouz ar ger,

P'oe treuzet he gein gant 'tol korn,
Alc'houe ar c'hraou gant-han 'n he zorn.
Hag en ho c'hraou, eme ar vrud,
A vousc'hoarze al loened mud.

Mais en le voyant, dans un autre champ, — un taureau se met à beugler; — le taureau de le poursuivre. Iann Kouer — touchait de ses deux pieds la maison,

Quand il eut le dos percé d'un coup de corne, — la clé de l'étable avec lui à la main. — Et dans l'étable, dit la légende, — souriaient les bêtes privées de parole.

GWERZ AR VARTOLODED

Dinn-daon-dinn!... Kloc'h ann oferen
A son abred war ann dachen,

Oferen ar vartoloded
E Koz-Iliz a ve laret,

Arok mond d'ann Douar-Nevez,
Ar sadorn, d'ar pesketerez.

Potred ha plac'hed, — *daon! dinn! daon!* —
Ann oll d'ar chapel ia en kaon,

Ar vugale gand ho mammo;
Hirie 'man ovis ar maro :

Ken hirr ann hent ha dôn ar mor
'Tre Douar-Nevez hag Arvor!

LA COMPLAINTE DES MATELOTS

Dinn-daon-dinn!... La cloche de la messe — sonne de bonne heure, à cet endroit,

La messe des matelots, – qui est dite à Koz-Iliz,

Avant d'aller à Terre-Neuve — pour la pêche, le samedi.

Hommes et femmes... *daon! dinn! daon!*... — tout le monde se rend à la chapelle, vêtu de deuil,

Les enfants avec leurs mères; — car aujourd'hui c'est l'office des morts :

Si longue est la route et si profonde la mer, — entre Terre-Neuve et l'Arvor!

*
* *

Perag 'man Perinig Al Laz
Ter gwech oc'h ober sin ar-groaz?

— Na velet ket ar gevnidenn
O steui 'dreg ar Werc'hez wenn?

Kevnidenn beure zo chans fall...
— Ha ma huvre ! eme eunn all,

'Me groeg Ar Morvan. Da douller
Oa et ma goaz, lec'h pesketer ;

Ia, da douller et Ar Morvan,
Da douller beio, en noz-man ! —

Hag eunn all, gand he c'hrouadur :
— Fotet gan-in ma ziladur,

Ar iot-kerc'h ozet evit mern :
N'e ket eur merk euz ann ifern? —

*
* *

'Pad ar plac'hed a diougane,
Ar vartoloded a bede,

*
* *

Qu'a donc Perrinette Le Laz — trois fois à faire le signe de la croix?

« Ne voyez-vous pas, dit-elle, cette araignée — qui file derrière la Vierge blanche?

Araignée du matin, c'est malchance.. » — « Et mon rêve à moi ! dit une autre,

Dit la femme Le Morvan. Fossoyeur — était devenu mon mari, au lieu de pêcheur,

Oui, devenu fossoyeur, Le Morvan, — fossoyeur de tombes, cette nuit-ci! »

Et une autre, qui tenait sa créature : — « Ma farine délayée, je l'ai renversée moi-même,

La bouillie d'avoine mise en train pour le dîner : — n'est-ce pas là un augure de l'enfer? »

*
* *

Pendant que les femmes tiraient des présages, — les matelots priaient,

Pleget ho fenn ouz ann oter,
'Vid na gavjent ann droug-amzer.

'Pad ar merc'hed a douge klemm,
Krogaz unan, eul lagad lemm,

Da c'hoarzin, ken oa ru hi chod,
Ha ken krozaz eur martolod :

— Daonet vo Doue ma ine!
Da varvaill deuer 'ti Doue? —

Ar person, losket he ovis,
A c'hourdrouze en Koz-Iliz :

— N'e ket ho leio-Doue c'hoaz
Daï a-benn ouz ar gazek c'hlaz.

Hennez 'ñ euz kredet drouk-pedin,
Dindan al lamp, war he daoulin,

A renko laret he *gredo*... —
Job Kerarbrun oa he hano;

Ha 'vel eur c'hristen a feson,
Jobik sentaz ouz he berson.

Leurs têtes inclinées au pied de l'autel, — afin de ne pas rencontrer le mauvais temps.

Et pendant que ces femmes étaient à se plaindre, — se prit l'une d'elles, un œil vif,

A rire tant, que ses joues en étaient rouges, — et tant, que tempêta un matelot :

« Damné soit le Dieu de mon âme! — Est-ce pour conter des balivernes qu'on vient dans la maison de Dieu? »

Le *recteur*, ayant laissé là ses offices, — grondait alors dans Koz-Iliz :

« Ce ne sont pas vos blasphèmes encore — qui viendront à bout de la jument bleue (la mer).

Celui-là qui a osé commettre une imprécation, — sous la lampe, à deux genoux,

Devra réciter son *credo*... » — Job (Joseph) Kerambrun était le nom de celui-là;

Et comme un chrétien convenable qu'il était, — Jobic obéit à son recteur.

*
* *

Person Planiel oa eur sant,
Droug eunn tammik d'ar merc'hed koant :

— Ha c'hoaz a vank d'ar c'hoarzerez
Dond en pinijen. Piou honnez? —

'Vid ann dro ze, kalz da c'hoarzin
O welet mond war hi zaoulin

Grœgik Kerarbrun, n' he gichen,
Ho daouïk d'ober pinijen.

Peb-hini, m'oar vad, a c'hoarze,
Nemet Kerarbrun, hen n'a re.

*
* *

Pell int bet war vor gand ho zro.
Ha Job kez n'e ket deut endro...

*
* *

Le recteur de Pleudaniel était un saint, — sévère un peu pour les jolies filles.

« Et il faut aussi que la rieuse — vienne à cette pénitence. Qui donc celle-là? »

Pour cette fois, beaucoup de rire — en voyant se rendre sur ses deux genoux

La petite femme de Kerambrun à côté de lui, — les deux malheureux faisant ensemble la pénitence.

Chacun, je pense bien, riait alors, — hormis Kerambrun; lui ne riait pas.

*
* *

Ils ont été longtemps sur mer, à ce voyage. — Et le pauvre Job n'en est pas revenu.

KANOEN AR MILINER

E Milin-Vor oa eur vatez,
tic-a-tac
Glaz he lagad ha flour he mouez
Tac-a-tac-a-tac-a-tac.

E Milin-Vor oa eur potr-kar
Leun he borpant ha reud he c'har.

D'ar sadorn-bask, gret he c'hrampoez,
Da glask he faskig hi a eaz.

Ann absolven hag hi 'n euz bet?
Hini 'r potr-kar na laran ket.

Ken ar potr-kar arok nao miz
Loskaz ar vatez war he giz.

Eunn de, lemmet he vein gant-han,
Ar miliner lare 'kouls koan :

LA CHANSON DU MEUNIER

A Milinn-Vor (moulin-de-mer) il y avait une servante, — tic-a-tac — bleu son œil et douce sa voix — tac-a-tac-a-tac-a-tac.

A Milinn-Vor il y avait un garçon-charretier, — serré en son pourpoint et droit sur la jambe.

Le samedi-saint, ayant fini ses crêpes, — la servante alla chercher ses pauvres pâques.

L'absolution, la reçut-elle ? — Celle du garçon-charretier, je ne dis pas non.

Si bien, que le garçon-charretier, avant neuf mois, — laisse-là la servante, en l'état où elle était.

Un jour, lorsqu'il eut piqué ses meules, — le meunier disait, vers l'heure du souper :

— N'ouzonn ket, aboe diou noz zo
Ann durbinen n'a ken endro;

Aboe diou noz zo eur vouez e,
Klemgan er stank *miserere.*

Chordet eo ar vilin ha ni :
Otro Person, dichorded hi. —

Ar vatezik, 'vel m'hen klevaz,
Gand ann diri d'ann nec'h pignaz;

Ha d'en em dol euz ar c'hrignel
Euz lec'h 'n doa tolet he bugel.

Dre he menoz a zo laret
He c'hrouadur 'n euz badeet;

Pe dre menoz he vamm ma n'e,
Me chans a beurz 'nn otro Doue :

Rag en noz warlerc'h ar vouezik
Benedictus kane koantik.

Evit potr-kar ar Vilin-Vor,
tic-a-tac
Er galeo-'man o koll gor
tac-a-tac-a-tac.

« Je ne sais pas; mais voilà deux nuits — que la turbine ne tourne plus;

Depuis deux nuits, il y a une voix — qui gémit dans l'étang le *miserere*.

Le moulin est ensorcelé, et nous aussi. — Monsieur le Recteur, tirez-nous donc de ce sort. »

Dès que la petite servante l'entendit, — affolée elle monta là-haut;

Et elle se jeta du grenier, — l'endroit même d'où elle avait précipité son enfant.

Par son désir, a-t-on dit, — elle a baptisé sa créature;

Ou, si ce n'est par le désir de sa mère, — l'enfant l'a été sans doute par la permission du bon Dieu :

Car, dans la nuit suivante, la petite voix — chantait doucement le *benedictus*.

Quant au garçon-charretier de Milinn-Vor, — tic-a-tac — il est aux galères, où il éteint ses feux. — tac-a-tac-a-tac.

POK AR MARO

Klewet ac'h euz pe burzud braz
E Breiz-Izel a c'hoarveaz?

*
* *

Ker ar plac'hik 'vel stereden,
Evel eunn evn ar potr laouen.

— Naïk, Naïk kez, lared d'in,
Hag e miz gwelen hon dimin?

Neuze hon daouïk d'ar bla-man
Rafemp pardon santez Annan.

— Me 'vo hualet p'am bo c'hoant. —
Evelse komz ar plac'hed koant.

LE BAISER DE LA MORT

Avez-vous appris quel grand prodige — est survenu en Basse-Bretagne?

*
* *

Belle était la jeune fille comme une étoile, — comme un oiseau était joyeux le jeune homme.

« Naïc, chère Naïc, dites-moi, — est-ce au mois de juillet qu'aura lieu notre mariage?

Alors nous deux ensemble, cette année, — nous ferions le pardon de sainte Anne.

— On me mettra les entraves, lorsque m'en viendra l'envie. » — Ainsi répondent les jolies filles.

Da viz gwelen, bleun er parko,
'Toull ann nor stokaz ann Anko.

*
* *

Arabad e goude kanvo
Daou da darempred ar beio;

Ar re varo 'deuz kasoni :
Ho hun n'e ket mad da derri.

— Gwell ve ma lakât en douar
E-lec'h Naïk! — garme he c'hoar.

Hag ouz hi c'hlevet oa true
Hep gallout kuz he c'harante.

D'ann abarde, eur c'horf kasti
Da sevel ouz ar gwele pri,

Hag a dolaz he ninsel wenn
Gand ann daouïk war ar ieoten.

Kaset daou arched da Naïk,
Evid he dous hag he c'hoarik.

Au mois de juillet, les champs étant fleuris, — l'Anko heurta au seuil de la porte.

*
* *

Il ne faut pas après un deuil — aller deux à deux visiter les tombes;

C'est que les morts sont jaloux : — il n'est pas bon d'interrompre leur sommeil.

« Il eût mieux valu me mettre en terre, — à la place de Naïc! » — gémissait sa sœur.

Et c'était pitié de l'entendre ainsi, — parce qu'elle n'en pouvait plus de voiler son amour.

Vers le soir, un corps décharné — de se lever de son lit de terre glaise,

Et de jeter son linceul blanc — aux deux amants assis sur l'herbe verte.

L'on porta deux autres cercueils à Naïc, — pour son fiancé et pour sa pauvre sœur.

*
* *

Breman emaint ho zri kousket,
Naïg e-kreiz, 'memeuz bered.

Ter ivinen zo krog eno,
Tri evnik-noz kan er branko.

Neb a dremen dindan ar gwe
Stag da oela hep gouzout d'he.

*
* *

Maintenant ils sont couchés tous les trois, — Naïc au milieu, dans le même lit de cimetière.

Trois ifs ont poussé sur la tombe, — et trois oiseaux, la nuit, chantent dans les rameaux.

Quiconque passe sous ces arbres, — se met à pleurer sans savoir pourquoi.

HUNVRE

Awalc'h drida, ma c'halonik!
Taw, paourik kez, kousk ha taw mik...

*
* *

Kelo 'meuz bet deuz ma c'hoantiz,
Zo et eunn devez gand he giz,

Ha war-ma-lerc'h deut d'ar Ger-Vraz
Ouz ma c'hlask pe d'am gwelet c'hoaz.

Tost d'ann iliz, 'vid hi c'hortoz
Oann o vale, 'vel renn bemnoz;

Hag hi da dremen : Doue oar
Eur plac'h a sell ien pe glouar.

SONGE

C'est assez battre, mon pauvre cœur! — Tais-toi, cher malheureux, repose et tais-toi à jamais...

*
* *

J'ai reçu ces nouvelles de ma fiancée, — qu'elle s'est mise en chemin, un jour,

Et qu'à ma suite elle est venue dans la Grande-Ville, — pour me chercher ou pour me revoir.

Près de l'église, pour l'attendre, — j'étais à me promener, comme je faisais jadis tous les soirs;

Et elle de passer : mais Dieu seulement sait — si une femme regarde d'un œil froid ou aimant.

Na gir 'tre-omp; nemet raktal
Kuzaz en iliz 'vel gwechall.

Gortoz oa d'in diwar ann hent :
Mouchet eo d'in Doue ha sent;

'Boe 'meuz kollet ar garante,
E losket baradoz Doue. .

*
* *

'Vid ann noz-ze oann dihunet
O klevout goel ouz ann oaled,

'Korn ann oaled eunn elik gwenn,
Eunn alc'houez aour enhe gerc'hen,

M'oar vad alc'houez ar baradoz,
Lec'h a nijaz d'ann anternoz,

Nemet oa deut, 'vit kimiadi,
Eur verc'hik ker evel lili...

*
* *

Chetu vo ugent bla breman,
'Noz eo maro 'm euz 'nn huvre-man.

Pas une parole entre nous deux; — mais sur-le-champ elle disparut dans l'église, comme autrefois.

Il me fallait l'attendre sur la route : — car Dieu et les saints me sont voilés;

Depuis que j'ai perdu l'amour, — j'ai renoncé au paradis de Dieu...

*
* *

Cette nuit-là, je fus réveillé, — en entendant qu'on pleurait près du foyer;

Au coin du foyer était un petit ange blanc, — avec une clé d'or à son cou;

Je pense bien que c'était la clé du paradis, — où il s'est envolé vers la mi-nuit,

Mais en se transformant, pour me laisser l'adieu, — en une jeune fille belle comme un lys...

*
* *

Voici qu'il y aura vingt ans bientôt, — que, la nuit où elle est morte, je fais ce même songe.

Tud vad, p'em kavfed ma-unon,
Vin o lenva d'am anaon;

N'am dalc'hed ket, m'ac'h euz true :
War zeulio ma dous vin neuze.

Bonnes gens, si vous me rencontrez tout seul, — je serai à pleurer mes défunts;

Ne me retenez pas, si vous avez pitié de moi : — c'est qu'à ce moment je suivrai les pas de ma bien-aimée.

SON ANN NEVEZ-AMZER

Moualc'hik-noz, pa glevan da son — o son
A sav ann anken em c'halon ;
'Vel eul lestr war ar mor, d'ann noz — bemnoz
On ma-unan e-kreiz ar groz.

Daro el lanneg ar bleunio, — daro
Gwisket a nevez ar c'hoajo ;
Ar pardonio a zo digor : — digor
Deut 'ta, merc'hed, war doul ho tor.

Ann nevez-amzer c'hoarvezet — abred,
'Man daou ha daou al lapoused,
Al lapoused o klask eunn neiz — ho neiz
'Vel er pardon tud iaouank Breiz.

Tomder ann env hag he vammik — mammik
'Meaz he blusken tenn ann evnik ;
Ouz ar ganfarded re garo, — garo
Evnigo, Doue d'ho miro !

CHANSON DU PRINTEMPS

Gentil merle du soir, lorsque j'entends ta chanson chanter, — s'élève l'angoisse dans mon cœur ; — comme un navire sur la mer, dans la nuit, chaque nuit — je suis, solitaire, au milieu de la tempête.

Dans la lande ont reparu les fleurs, reparu, — les bois se sont revêtus de neuf ; — les *pardons* sont ouverts, rouverts : — venez donc, jeunes filles, sur votre porte.

Le printemps est revenu, de bonne heure, — deux à deux sont les oiseaux, — les oiseaux cherchant un nid, leur nid, — comme au *pardon* les jeunes gens de *Breiz*.

La chaleur du ciel et (celle) de sa petite mère, la petite mère, — font éclore de l'œuf le petit oiseau ; — contre les garnements trop cruels, si cruels, — petits oiseaux, que Dieu vous protège !

Pa vo kresket ho diou-eskel, — eskel
'N eur gana tarnijfont huel ;
Al lapoused 'zo da Doue, — 'vel me,
'Vel on dalc'het d'am c'harante.

Ann nevez-amzer zo joaüz — joaüz
Nemed d'ar re karantezuz,
D'ar re 'zo pellet d'a viken — biken
Ha gwestlet ho daouïk zoken.

Taw da c'houistellat, moualc'hik-noz, — bemnoz
N'on ken, siouaz! ouz hen gortoz;
Troc'het e ma nevez-amzer, — a-verr :
N'euz den ouz ma c'hortoz er ger.

Quand auront poussé leurs deux ailes, leurs ailes, — en chantant ils s'envoleront là-haut ; — les oiseaux sont à Dieu, comme moi-même, — comme moi j'appartiens à mon amour.

Le printemps est joyeux, joyeux, — si ce n'est pour ceux qui aiment ; — pour ceux qui sont séparés à jamais, à jamais — et voués pourtant l'un à l'autre...

Cesse de siffler, gentil merle du soir, chaque soir, — je ne suis plus, hélas ! à attendre l' (aimé) ; — mon printemps a été tranché, avant le temps : — il n'y a personne qui m'attende à la maison.

ANN DISTRO

Distroet on da di ma zad
    La la o la di ra
Distroet on da di ma zad,
Daero kement 'n hon daoulagad
    'Nn de m'oann ouz ho c'houitât;

Lec'h zo bet anken ha daero
    La la o la di ra
Lec'h zo bet anken ha daero,
E ti ma zad, de ma distro
    Den n'ouic ma hano.

Goude weliz ma mignoned
    La la o la di ra
Goude weliz ma mignoned :
Arok tregont bla tremenet
    Bleo gwenn ha barv loedet ;

LE RETOUR

Je suis retourné à la maison de mon père, — la la o la di ra — je suis retourné à la maison de mon père, — (où il y a eu) tant de larmes dans nos yeux — le jour où j'étais pour les quitter ;

Où il y a eu (tant d') angoisse et (de) larmes, — la la o la di ra — où il y a eu (tant d') angoisse et (de) larmes, — dans la maison de mon père, le jour de mon retour — personne ne savait plus mon nom.

Ensuite je revis mes amis, — la la o la di ra — ensuite je revis mes amis : — avant (que) trente ans (fussent) passés — (ils étaient avec) les cheveux blancs et la barbe moisie ;

Hag hi, potred oe sonn ho fenn
    La la o la di ra
Hag hi, potred oe sonn ho fenn,
Nikun n'am sellaz 'vid astenn
    He zorn 'vel diagent.

Hag elec'h emaint 'hon c'hortoz
    La la o la di ra
Hag elec'h emaint 'hon c'hortoz
'N ho gwele pri hon zado koz
    Sioul ha de ha noz ,

E bered ma bro 'ta bet on
    La la o la di ra
E bered ma bro 'ta bet on ;
Eno 'tre ma oll anaon
    Sonjenn, siouaz ! d'unon,

Eur plac'hik koant pa oe 'n he bleun
    La la o la di ra
Eur plac'hik koant pa oe 'n he bleun ;
Biskoaz n'e bet ma c'halon leun,
    Boe out-hi m'on en keun :

Re ger 'vit chom pell er bed-man
    La la o la di ra
Re ger 'vit chom pell er bed-man,
Hag et gand Doue, 'vel bleun-han
    'Rok serr-noz o plegan ;

Et d'eux, ces garçons qui portaient haut la tête, — la la o la di ra — et d'eux, ces garçons qui portaient haut la tête, — nul ne m'a regardé pour me tendre — la main, comme auparavant.

Et puis, là où sont à nous attendre — la la o la di ra — et puis, là où sont à nous attendre — dans leur lit de terre glaise nos grands-pères, — silencieux et le jour et la nuit,

Dans le cimetière de mon pays donc je suis allé, — la la o la di ra — dans le cimetière de mon pays donc je suis allé; — là, entre tous mes trépassés — je pensais à une, hélas!

Une jeune fille charmante lorsqu'elle fut dans sa fleur, — la la o la di ra — une jeune fille charmante lorsqu'elle fut dans sa fleur: — jamais je n'ai eu le cœur plein — depuis que je suis en regret d'elle.

(Elle était) trop belle pour rester en ce monde-ci, — la la o la di ra — (elle était) trop belle pour rester en ce monde-ci, — et (elle est) allée vers Dieu, comme une primevère — qui se penche avant la tombée de la nuit.

Ker am euz bet klask en dachen
La la o la di ra
Ker am euz bet klask en dachen,
Na kroaz, na be, na gwenojen,
Netra ken na gavenn,

Nemed eur ween, en he bek
La la o la di ra
Nemed eur ween, en he bek
Eunn evnik savet deuz he bleg
Gant trouz ma zreid *flik-flek ;*

Hag al lapous ouz ma c'helvel
La la o la di ra
Hag al lapous ouz ma c'helvel
Ik-ik lare, 'vel ar bugel
D'he vamm en he gawel :

Rag ann neubeudig a garer
La la o la di ra
Ann neubeudig en em garer
Da vugale c'hoaz a deuer,
Evnigo dibreder.

Ha ma fedem p'an euz laret
La la o la di ra
Ha ma feden p'am euz laret,
He diou-eskel en euz straket
Ha d'ann env tarnijet.

J'ai eu beau chercher dans le lieu (funéraire),— la la o la di ra — j'ai eu beau chercher dans le lieu (funéraire), — ni croix, ni tombe, ni sentier, — je ne retrouvais plus rien,

Qu'un arbre, au sommet duquel — la la o la di ra — qu'un arbre, au sommet duquel — un petit oiseau, qui s'était levé de son juchoir — au bruit de mes pieds *flic-flec ;*

Et l'oiseau pour m'appeler — la la o la di ra — et l'oiseau pour m'appeler — disait *ic-ic*, comme l'enfant — (fait) à sa mère dans son berceau :

Car le peu de temps où nous aimons, — la la o la di ra — le peu de temps où nous nous entr'aimons,— nous devenons une seconde fois des enfants, — petits oiseaux insoucieux.

Et quand j'eus dit ma prière, — la la o la di ra — et quand j'eus dit ma prière, l'oiseau a frappé des deux ailes — et vers le ciel (il s'est) envolé.

Ma ine paour daï da evnik
    La la o la di ra
Ma ine paour daï da evnik,
Ha war ar brank gand ar plac'hik,
    Lec'h a ganfomp *ik-ik*.

Ma pauvre âme sera changée en petit oiseau, — la la o la dira — ma pauvre âme (aussi) sera changée en petit oiseau, — et (elle viendra) avec la jeune fille, sur cette branche, — où nous chanterons *ic-ic*.

BARO SPERN HAG IVIN

I

Ann de m'on et pell ouz ma bro,
D'ann oll 'meuz laret kenavo.

Hag o tremen ouz ar vered
Da droad ar groaz on daoulinet ;

Eur garlantez spern ha lili
Am euz boutet en douar pri,

Eur boudik-spern, 'vid he gampenn
Staget tro-a-zro lili gwenn ;

Pedet 'm euz ann otro Doue
(Ma glev Doue pedenno-ze) :

RAMEAUX D'ÉPINE ET D'IF

I

Le jour où je m'en allai, loin de mon pays, — j'ai dit l'adieu à tous ;

Et en passant devant le cimetière, — au pied de la croix je me suis agenouillé.

Une couronne faite d'épine et de lis, — je l'ai plantée là dans la terre glaise,

Une branche d'épine, ornée — de lis blancs attachés tout autour ;

Et j'ai prié le Seigneur-Dieu — (si Dieu peut écouter ces sortes de prières) :

— Honnez a dalc'h ma c'halon baour,
Ann Anko ra dai d'am sikour

Evid ann anken d'hi starda,
Eur wech ma ve d'ei d'am ankoua!

Evel eur sparl e rod ar c'har
Treuzo boud-spern kalon digar,

Ha mesk lili gwenn hec'h ine
D'ober hi foan chomo noz-de!

Ha r'c'hoarvefe d'in kement all!... —
Diwalled ouz pedenno fall

Rok oe dizec'het ar boud glaz
Ha gwenvet lili 'troad ar groaz,

Troaz hi fenn d'ar plac'h iaouank :
Goelet am euz, 'vel ruill ar stank.

Ma dousik-koant am boe gwestlet,
Ha d'ann Anko z-eo dimezet;

E bered hon farouz breman
A gousk hec'h hunik divezan.

« Celle qui tient mon pauvre cœur ; — je souhaite que l'Anko (l'ange ou messager de la mort) me vienne en secours.

« Et qu'il l'étreigne d'angoisse, — si elle doit jamais m'oublier !

« Comme un épieu dans les roues d'une charrette entravée, — que ce rameau d'aubépine traverse alors son cœur sans amour,

« Et que son âme, retenue au milieu de ces lis blancs, — y reste à faire sa pénitence nuit et jour !

« Et qu'un sort semblable m'attende moi-même !... » — Craignez de telles imprécations.

Avant que fut desséchée la branche d'épine verte, — ou flétris les lis, au pied de la croix,

La tête avait tourné à la jeune fille : — mes pleurs ont coulé comme l'eau courante d'un étang.

A ma douce-mignonne — j'avais jeté un sort, et elle s'est mariée à l'Anko.

Dans le cimetière de notre paroisse, à présent, — elle dort le doux sommeil suprême.

II

O vond en hent, hep tra da frealz ma c'halon,
Troc'hiz eur boud ivin e ti ann anaon.

Bar ivinen koantik, c'houez vad at euz losket
'Vel louzou war gouli d'ar paour kez divroet !

Pa sav ma nec'hamant 'vel awel-kroz war vor,
Boudig ann anaon digas koun ouz Arvor :

N'eo ket ann od du-hont, ha pelloc'h al listri,
Ha tro-trez diwar nij o c'hoagat ar brini ?

Ekreiz ar c'hoajo frank ann evned a diroll,
Dreist kribel ar menez arokma guz ann heol ;

Skiltr eo dre ann hent kleuz tol skourje ar glaouer,
Ha mouez ar foueter-bro pa gan ken dibreder.

II

Quand je me mis en chemin, n'ayant rien pour soutenir mon cœur, — je coupai une branche d'if dans la demeure des défunts.

Rameau d'if charmant, quels parfums tu as répandus, — comme des herbes sur une plaie, autour du triste exilé !

Lorsque monte l'affliction, comme un vent d'orage (se lève) sur la mer, — l'if des morts m'apporte des souvenirs de l'Arvor.

N'est-ce pas la plage que je revois là-bas, et plus loin des navires, — et les cormorans qui croassent en tournoyant autour de la grève?

Au milieu des vastes bois toujours s'ébattent les oiseaux follement, — avant que le soleil se cache derrière la crête des montagnes ;

Par les chemins creux éclatent les coups de fouet du charbonnier, — et la voix du coureur-de-routes, quand il chante, si insoucieux !

War-dro koan, ouz ar skol war ann dachen huel,
Me 'fell d'in klevet c'hoaz mamm gez ouz ma gelwel.

Ar c'hleier a vransell : 'vid ann ofern-bred e,
Evid eur vadeiant, pe d'eur c'haon marteze ;

Kempennet ann iliz, ha chetu 'tond emez
Eur rum merc'hed en gwenn, 'vel de gouel ar Werc'hez :

C'houec'h 'doug ho mignonez d'he be zo war ar roz
C'houec'h all' kan gwerz 'digor ann nor er baradoz...

Bemnoz arsav mouejo 'zo mouget da viken,
Pa bar ma daoulagad war ar boud ivinen.

III

Me 'gar dindan skeud ar stered
Heulia koumoul en oabl stignet,
Bale d'ann ineo poaniet.

A l'heure du souper, près de la maison d'école qui était sur la place haute, — il me semble encore entendre ma pauvre mère m'appeler.

Les cloches sonnent à la volée : c'est pour la grand' messe, — ou pour quelque baptême, ou pour un deuil peut-être ;

L'église est parée, et voici en sortir — un cortège de jeunes filles habillées de blanc, ainsi qu'à la fête de la Vierge :

Il y en a six qui portent une de leurs campagnes à sa tombe, vers la colline, — six autres chantent le cantique qui ouvre la porte du paradis...

Et chaque nuit s'éveillent ainsi les voix qui se sont éteintes dans l'éternité, — lorsque mes regards tombent sur cette branche d'if.

III

J'aime sous la lueur des étoiles — suivre des yeux les nuées suspendues au firmament, — ce promenoir des âmes en peine.

Groage 'm euz sellet eur vandenn
O vond en du, goeliet ho fenn;
Unanig a semplaz adren;

D'hi c'halon dougaz hi dornik,
Lec'h eur spernen a dreuze mik,
Ha bleun lili 'bek ar boudik.

Ha klewet 'm euz 'vid ann noz-ze
Eur vouezik kun dre ma hunvre,
Ken truezuz d'in a lare:

— Mar plijfe d'ac'h sevel ma foan,
Distrofed war ma be buhan,
'R bar ivin boutfed hoc'h-unan... —

Evid hi c'havout, Doue oar,
Afenn dre eur mor a c'hlac'hlar
Pe tan ar purkator dispar;

Me oar ive oe miret d'in
P'eman en enkrez, bete m'in
D'hi diboania war ma daoulin;

Ha p'am o savet hec'h anken,
War ar goabr skanv n'hirvoudo ken,
Na biken n'hi gwelin, biken...

Et j'ai entrevu, un soir, des femmes en procession — allant vêtues de noir, un voile sur la tête ; — l'une, toute seule en arrière, eut alors une défaillance ;

Elle porta la main à son cœur : — il était transpercé d'une épine, — au bout de laquelle fleurissaient des lis.

Or j'ai entendu, cette nuit-là, — dans mon sommeil une petite voix douce, — qui me parlait si pitoyable :

« S'il vous plaisait de me relever de ma pénitence, — alors retournez vite sur ma tombe ; — et vous y planterez cette branche d'if... »

Pour la retrouver, Dieu le sait, — je traverserais une mer de douleur — et même le feu incomparable du purgatoire ;

Mais je sais aussi qu'elle me fut destinée, — puisqu'elle est dans la peine, jusqu'à ce que j'aille — à genoux la délivrer ;

Et, quand je l'aurai tirée de l'angoisse, — elle ne reviendra plus sur les légers nuages se lamenter, — et jamais je ne la reverrai plus, non jamais...

Ha didruez on 'ta, siouaz !
Ma finijen-me ve re waz :...
D'ez-hi me dougo 'nn ivin glaz,

P'em galvo Doue ma-unon ;
Ha d'hi zro treuzo ma c'halon
Gand hi spernen ; ra treuzo don !

Ha war-he-lerc'h m'ine poaniet,
Hon daouïg ouz skeud ar stered
Gand ar c'houmoul afomp bepred.

Aussi je ne lui pardonne pas, hélas ! — Ma pénitence à moi serait trop dure !... — Mais je lui porterai à elle le rameau d'if toujours vert,

Alors que Dieu m'appellera moi-même ; — et à son tour elle percera mon cœur — de son épine, et qu'elle le transperce profondément !

Et mon âme pénitente ne la quittant plus, — tous les deux ensemble sous la lueur des étoiles — nous irons avec les nuées, sans fin...

TOLEN

TABLE DES MATIÈRES

Arcis-sur-Aube. — Typ. Frémont



